

Terra Brasilis

Terra Brasilis (Nova Série)

Revista da Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

2 | 2013

Historiografia da história da geografia

Connaître son Monde

Les géographes et les savoirs géographiques en congrès internationaux : spatialité et géographismes

Conhecer seu Mundo. Os geógrafos e os saberes geográficos nos congressos internacionais: espacialidades e geografismos

Conocer su mundo. Los geógrafos y los saberes geográficos en los congresos internacionales: espacialidades y geografismos

Knowing their world. Geographers and geographical knowledge in the international congresses: spatialities and geographisms

Die eigene Welt kennen. Die Geographen und das geographische Wissen in internationalen Tagungen: Räumlichkeiten und Geographismen

Marie-Claire Robic



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/863>

DOI : 10.4000/terrabrasilis.863

ISSN : 2316-7793

Éditeur :

Laboratório de Geografia Política - Universidade de São Paulo, Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

Référence électronique

Marie-Claire Robic, « Connaître son Monde », *Terra Brasilis (Nova Série)* [En ligne], 2 | 2013, mis en ligne le 21 juin 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/863> ; DOI : 10.4000/terrabrasilis.863

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

Connaître son Monde

Les géographes et les savoirs géographiques en congrès internationaux :
spatialité et géographismes

*Conhecer seu Mundo. Os geógrafos e os saberes geográficos nos congressos
internacionais: espacialidades e geografismos*

*Conocer su mundo. Los geógrafos y los saberes geográficos en los congresos
internacionales: espacialidades y geografismos*

*Knowing their world. Geographers and geographical knowledge in the
international congresses: spatialities and geographisms*

*Die eigene Welt kennen. Die Geographen und das geographische Wissen in
internationalen Tagungen: Räumlichkeiten und Geographismen*

Marie-Claire Robic

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ofeceremos neste mesmo número uma tradução ao português deste artigo sob o título
Conhecer seu Mundo: Os geógrafos e os saberes geográficos nos congressos
internacionais: espacialidades e geografismos

Ofrecemos en este mismo número una traducción al portugués de este artículo con el
título Conhecer seu Mundo: Os geógrafos e os saberes geográficos nos congressos
internacionais: espacialidades e geografismos

Nous offrirons dans cet même numéro une traduction en Portugaise de cet article sous le
titre Conhecer seu Mundo: Os geógrafos e os saberes geográficos nos congressos
internacionais: espacialidades e geografismos

We offer in this same issue a Portuguese translation of this paper under the title

Conhecer seu Mundo: Os geógrafos e os saberes geográficos nos congressos internacionais: espacialidades e geografismos

A Mechtild Rössler, pour le dossier d'archives qu'elle a constitué (Londres, Washington, Berkeley) pour notre livre collectif sur l'histoire des congrès internationaux de géographie et de l'UGI, et déposé à l'équipe E.H.GO (Paris).

*Aux auteurs du livre collectif *Géographes face au Monde*, notamment à Béatrice Collignon et à Dominique Volle, dont j'ai repris nombre d'analyses et de données.*

A Luisa Simões, pour sa précieuse collaboration.

Et à Breno Viotto Pedrosa pour la traduction de l'article, et pour sa générosité.

- 1 L'étude de la spatialité des savoirs est devenue depuis la décennie 1990 l'une des grandes pistes heuristiques suivies par l'histoire des sciences. Les historiens de la géographie anglophones, et particulièrement David Livingstone, ont été parmi les premiers à explorer les géographies de la science et les « espaces du savoir » (Livingstone, 1995 et 2003 ; Livingstone, Withers, 2011 ; Withers, 2007). En France une importante série d'histoire des savoirs est consacrée aux Lieux de savoir, le premier volume étant consacré au thème « Espaces et communautés » (Jacob, 2007). Du côté de l'histoire de la géographie, que ce soit pour la Renaissance, pour l'époque des Lumières ou pour la période contemporaine, la fécondité de l'analyse spatiale ou géographique n'est plus à démontrer, comme en témoignent les travaux d'autres chercheurs anglophones ou francophones (Besse, 2004). La géographie de la géographie constitue l'un des cadres d'organisation de manuels récents, tel celui dirigé par John A. Agnew et David N. Livingstone, *Geographical Knowledge* (2011).
- 2 Nous mobiliserons cette approche de l'inscription spatiale des savoirs géographiques¹ en l'appliquant à l'étude des congrès internationaux de géographie². L'historiographie de la géographie privilégie encore les cadres nationaux, en une tradition d'histoire des sciences sensible à la consistance des écoles nationales et des cadres institutionnels, intellectuels et idéologiques que constituent les Etats ou les empires. Or les congrès internationaux forment, depuis le milieu du XIXe siècle, un cadre nouveau, très général et très institutionnalisé, de la fabrication des sciences. Ils participent à un changement d'échelle qui doit, pour certains, mettre cette fabrique au niveau de la grande industrie³. Au-delà des conflits (interculturels et géopolitiques) qui les a continuellement animés, ce sont des lieux et des organisations où a été affirmé le souci d'une certaine universalité de la connaissance (Rasmussen, 1995 ; Feuerhahn, Rabault-Feuerhahn, 2010). Certes, pour les savants et les écoles existantes, les congrès sont peut-être moins des lieux de création intellectuelle que des lieux « pour échanger et pour exister » individuellement, collectivement, internationalement (Prochasson, 1989, p. 6). Mais cet « internationalisme » scientifique (qui a débuté par la météorologie) vise quelle que soit la discipline à « coordonner et harmoniser des observations locales » (Desrosières, 2000, p. 126) et il se déploie dans une tension constante entre le rôle politique (au sens large) de toute science et une visée de connaissance « objective et neutre » (Ibid.).
- 3 Pour la géographie ce sont, depuis un siècle et demi (le premier congrès international s'est tenu à Anvers en 1871) l'un des hauts lieux sinon de la production, du moins de la négociation, de la standardisation, de la circulation, parfois de la contestation – finalement de la coproduction de savoirs géographiques.

- 4 Dans ce contexte international, il s'agira ici d'explorer certains 'effets de lieu' et les spatialités qui ont pu conformer le développement de la géographie. On suivra notamment les suggestions de Jean-Marc Besse pour une telle exploration :
- « [...] il faut s'interroger sur les spatialités, matérielles et symboliques, qui sont mises en œuvre dans la production, la diffusion et la réception des idées scientifiques, plus généralement dans l'activité scientifique considérée du point de vue social mais aussi du point logique et méthodologique. » (Besse, 2004, p. 404-405)
- 5 Plus précisément on travaillera les trois directions de recherche qu'il propose :
- « - l'organisation des espaces du savoir géographique ; - les parcours effectués concrètement par l'information géographique au sein de ces espaces ; - les représentations spatiales ou plus exactement les schèmes spatiaux constitutifs du savoir géographique. » (ibid.)
- 6 Loin d'étudier tout ce que l'on pourrait examiner en matière de fabrication des connaissances, on se concentrera sur certains aspects des spatialités de ces congrès : la question de l'universalité de l'espace concerné par ces congrès internationaux et celle des rapports entre les centres et périphéries qui le constituent ; parmi les espaces mis en jeu, la question des tropiques. Cette catégorie du discours occidental qui constitue une version environnementaliste de l'orientalisme (Arnold, 1996) participe aussi, depuis l'Antiquité, des schèmes géographiques. Or les géographes, et notamment les géographes français, ont mobilisé le schème zonal, des années 1945 aux années 1970-80, comme fondement d'une branche spéciale de leur discipline, la « géographie tropicale ». Comment l'espace tropical, espace physique mais aussi mental, imaginé, symbolique, cognitif, — selon la terminologie utilisée par divers auteurs contemporains — a-t-il été pris en compte ou mobilisé, configuré et reconfiguré, au fil des congrès internationaux de géographie ? Ces congrès, qui sont a priori des lieux d'expertise géographique, sont-ils des lieux matriciels pour des représentations changeantes des tropiques ? Existe-t-il des hauts-lieux de ces reconfigurations du schème dans la série des congrès⁴ ?

1. Les Congrès internationaux comme super-organisation spatiale de savoir spatial

« [...] la géographie recevra une impulsion nouvelle, si les efforts isolés faits depuis quelques années dans différents pays, peuvent se concentrer pour assurer la solution des questions qui intéressent depuis longtemps tous les peuples civilisés, tant dans leurs aspirations vers leur développement maritime et commercial, que dans leur désirs d'arriver à une connaissance plus complète du monde que nous habitons »
(Compte rendu, Anvers, 1872)

1.1. La géographie, une science à réseau d'informations étalé

- 7 La géographie relève de ce groupe de sciences que S. Harris (1998) appelle des « big sciences » au sens où, à la différence d'une science de laboratoire, il s'agit d'une activité de recherche couvrant un vaste espace, la terre entière, et nécessitant un grand nombre

de voyageurs ou d'observateurs dispersés, capables de mobiliser jusque vers des centres ou des sites de concentration l'ensemble des informations locales nécessaires pour construire un savoir général fiable⁵. L'ampleur de cette échelle spatiale implique que la couverture de l'espace de travail concerné soit autant que possible exhaustive et que le contrôle des conditions de recueil et de transport de l'information collectée au loin soit parfait. S. Harris est donc l'un des auteurs qui ont beaucoup insisté sur la circulation des savoirs et sur la nature des « réseaux longs » [long-distance networks] sur lesquels leur construction repose, qu'il a traités à partir de l'exemple de grandes organisations à domaine planétaire ou quasi-planétaire mais à structure plus ou moins centralisée, qu'on pu être les grandes compagnies de commerce (Indes orientales ou occidentales) et la Compagnie de Jésus.

Un réseau centralisateur de réseaux à portée planétaire

- 8 Les congrès internationaux de géographie constituent des super-organisations en ce sens qu'elles coordonnent des organisations de niveau inférieur, les sociétés de géographie d'abord, puis les « comités nationaux », composantes de l'Union géographique internationale (UGI) créée en 1922. S'agissant d'une structure née à la fin d'un siècle de nationalismes, il s'agit de rassembler des entités organisées chacune ou prenant sens initialement dans un plan national.
- 9 Chacune de ces entités a bien l'ambition de constituer un centre de rassemblement et de diffusion de connaissances. Les premières sociétés de géographie nées dans les années 1820-1830 ont orienté leur activité vers l'exploration de la terre, organisant de manière plus ou moins incitative et contrôlée l'exploration de ce qui restait inconnu : l'intérieur des continents, les pôles, la haute montagne (Heffernan, 2011), collationnant et fabricant des cartes synthétiques et redistribuant cette information par leurs publications. A partir des années 1860 et surtout 1870, l'explosion de sociétés de géographie « commerciales » ou « coloniales » manifeste le souci plus pragmatique des milieux portuaires ou industriels de maîtriser les ressources du globe (pour elles, le souci nationaliste n'est pas si primordial qu'on le dit en général). Au même moment, les grands Etats mettent sur pied la science universitaire utile à la fois à leur puissance économique et politique et à leur prestige national ; et, inégalement selon les pays, ce nouveau système savant, professionnalisé, supprime progressivement les sociétés savantes dans leur tâche de connaissance de la terre.
- 10 Mais l'horizon de toutes ces organisations est bien planétaire, car depuis les années 1860 c'est cette échelle globale qui s'impose aux politiques et aux industriels. Les expositions « universelles » et les congrès « internationaux » participent d'un même monde conçu comme horizon d'action, même si la conscience d'une certaine mondialisation ne se concrétise que vers la fin du XIXe siècle, comme en atteste l'apparition des termes de « mondial », de « monde globalisé » [globe-wide world] (Mackinder), voire de « globe-trotter »⁶ (Arrault, 2007).
- 11 Rassemblé sur l'initiative de sociétés de géographie invitantes puis de comités nationaux de l'UGI, le congrès international a pour objectif de mettre en commun leurs questionnements et leurs attentes, de construire des priorités de recherches. Cet objectif prend forme dans la liste commune des questions soumises à la discussion et dans la liste des vœux émis par le congrès. La réalisation de ces deux moments prouve que les parties prenantes visent à produire un certain consensus. Le congrès constitue donc l'un de ces

« centres de concentration » puis de « dispersion » des savoirs vers d'autres savants, des informateurs, le public, et aussi les Etats. Disant par la formulation des questions ce qui est bon et utile, tranchant par des résolutions ou des motions, comme dans un congrès politique, il homogénéise des intérêts et des savoirs de provenance diverse.

Lobbying, standardisation, recherche collective

- 12 Comme l'exprime la citation mise en exergue de cette partie, la première circulaire publique exposant le projet d'un « congrès international pour le progrès des sciences géographiques, cosmographiques et commerciales » justifie cette action par l'espoir « d'arriver à une connaissance plus complète du monde que nous habitons ».
- 13 L'action des congrès internationaux vise d'abord, en fait, les gouvernements ou d'autres associations internationales, en leur demandant d'agir ; ils font du lobbying pour, par exemple à Anvers (1871), que les Etats encouragent les recherches en hydrologie marine et en géophysique, ou pour que la neutralité du canal de Suez soit assurée.
- 14 Dans un second temps, et comme dans toutes les associations internationales de l'époque, la grande affaire est celle de la standardisation : l'adoption d'un méridien de référence, l'unification des mesures du temps et de l'espace, l'harmonisation des nomenclatures et des codes cartographiques... En somme le congrès tend à établir un langage unique de la géographie, de créer un système unifié d'équivalences permettant à tous de traduire la donnée locale de la même manière, de se créer, en somme, un espace de travail homogène. L'exemple le plus parlant de cette co-production est le projet de carte du monde au millionième, adopté en 1891 à Berne sur la proposition du géographe allemand Albrecht Penck, qui constituerait l'espace de représentation idéal, universel, puisque représentant de manière uniforme la totalité de la terre après une élaboration collective de toutes les conventions cartographiques nécessaires.
- 15 Dans un troisième temps, dès les années 1890 et surtout après la première guerre mondiale, c'est par des programmes de recherche collective et des discussions d'ordre épistémologique que le congrès a déployé son activité de « super-centre ». L'organisation de « sections », puis de « commissions » spécialisées engageant la discussion des questions scientifiques, des méthodes, de la terminologie et des espaces géographiques concernés en résulte. Par exemple, la commission de l'habitat rural, créée au Caire en 1925, s'est donné pour objectif de rendre compte de la diversité de cet habitat dans le monde entier ; une autre commission a pris pour espace de travail les deux bords de l'Atlantique ; une commission des « régions tropicales humides » est née à Rio de Janeiro (1956) — cf. 2.
- 16 Cette visée scientifique donnée au congrès n'a pas été acquise d'emblée. Elle a été rendue possible par une production sociale de normes, par des limitations données aux questionnaires ou aux modes de discussion : une sorte de police des frontières entre les questions scientifiques et politiques, qui a été nécessaire dès les premières réunions. Ainsi, dès la rencontre à Anvers, des thèmes proposés à la discussion ont été invalidés parce que jugés d'ordre politique ; dans la section de « Navigation », par exemple, il a été vivement recommandé aux congressistes de distinguer entre les facettes techniques et politiques des questions coloniales :

« la remarque ayant été faite que les questions coloniales touchent souvent à la politique dans les Pays Bas, tous les éclaircissements nécessaires sont donnés pour assurer la section que la question sera examinée sous un point de vue purement technique » (souligné dans le texte des Actes d'Anvers).

- 17 Cet interdit sur les questions mettant en jeu des intérêts de savants relevant de pays concurrents a dû être rappelé vivement lors des moments de tension internationale.

Pour une connaissance intensive de la terre : rassembler données et regards

Cartes et musées

- 18 Pour les géographes, la fin du XIXe siècle est un moment important car ils ont le sentiment que la connaissance exhaustive de la terre est pratiquement acquise. Plusieurs auteurs affichent leur conviction que l'espace terrestre matériel est désormais conquis par l'homme, et estiment qu'il en faut alors approfondir la maîtrise intellectuelle d'en avoir une connaissance intensive. Nombre d'entre eux soulignent que cette exhaustivité est la condition même pour faire œuvre scientifique. Ce souci se traduit chez certains par la publication de cartes évaluant l'état de la connaissance des lieux et des phénomènes, tel Emmanuel de Martonne, qui fait figurer en tête des chapitres de son *Traité de géographie physique* (1909), des mappemondes présentant la qualité de la reconnaissance météorologique, morphologique, etc., de la planète.
- 19 Le défi de ces congrès internationaux est de mieux assurer cette exhaustivité spatiale qui est requise d'une science 'mûre'. En constituant des rassemblements de géographes en face à face, ce méta-réseau permet d'abord de réunir des savants d'ordinaire dispersés et qui connaissent inégalement la terre, car ils ont leur pays familier, leurs propres terrains : leur « Gebiet », selon l'expression allemande. Par ailleurs le choix de lieux de congrès différents permet d'agrandir l'espace connu, et donc de déployer les regards sur le monde.
- 20 Le travail collectif (sur place et pendant les inter-congrès) construit quant à lui des espaces de représentation communs, et, par des programmes de recherche spécifiques, dessine des structurations de l'espace particulières ; celles-ci sont parfois classiques (Méditerranée), d'autres inédites ou à circonscrire (les tropiques humides). L'ensemble de ces cartes constitue autant d'espaces de recherche et d'interprétation coconstruits.
- 21 Parmi les spécificités de la géographie, les congrès internationaux donnent aussi à voir des espaces matériels importants : les expositions. Elles rassemblent des cartes, des livres, des spécimens, du matériel d'observation ou de traitement des données, venues de toute part, et les congrès comportent parfois des expositions consacrées au pays visité. L'ensemble rassemble sous les yeux les informations jugées pertinentes sur la géographie du monde⁷. Au tout début de la série des congrès, ces salles d'exposition font l'objet de représentations très soignées, et les Comptes rendus en reproduisent des images, à l'instar du premier congrès. Les salles consacrées aux SIG ont pour partie remplacé ces « musées géographiques » et ces « bibliothèques de la géographie » des XIXe et début XXe siècles.

Faites donc comme Ulysse...

- 22 Mêlant convivialité, divertissement et travail, les excursions sur le terrain forment un autre des espaces matériels particuliers à ces congrès de géographie. Elles donnent accès à l'objet spatial en en montrant, in situ, les particularités. Ce sont les géographes allemands qui ont pour la première fois proposé des excursions, lors du congrès de Berlin (1899), et la tradition s'est ancrée. En 1904 le congrès lui-même s'est fait itinérant, allant de Washington à Saint-Louis du Mississippi (qui accueillait à l'occasion d'une exposition

universelle une énorme quantité de congrès), avant de proposer une excursion transcontinentale joignant Saint-Louis au canyon du Colorado et au Mexique (elle a duré 20 jours et parcouru 10 000 km).

- 23 Beaucoup de participants ont exprimé ce qu'avait été l'expérience marquante de ce congrès de 1904 : la découverte du Nouveau Monde, non seulement de ses dimensions mais encore de l'originalité du complexe humain, intellectuel et politique que les Français appelaient à l'époque l'« américanisme ». La fréquentation des lieux et des hommes a produit un véritable choc chez des Européens qui pour beaucoup faisaient leur premiers pas outre-Atlantique. C'est le cas par exemple de Paul Vidal de la Blache, qui en est revenu convaincu qu'une « Ecole d'Amérique » devait être créée en France, nécessaire réplique moderniste aux Ecoles d'Athènes et de Rome. Il a pris conscience alors tant des conceptions originales que les Américains avaient de l'espace et du temps que des dimensions quasi prométhéennes de l'expérience états-unienne. Il en a résulté en lui une sorte de révolution mentale. Cela a été aussi l'occasion pour lui de jauger sur le vif la qualité des géographes américains :
- « Au Club Cosmos, pas un journal étranger, même anglais, très peu de revues européennes [...] Dans le domaine de la géographie humaine ils ne sont pas arrivés à la méthode de comparaison : ils ne se préoccupent pas d'autrui ni du passé », a-t-il noté dans son carnet de voyage...
- 24 De son côté, De Martonne a fait grand cas des frottements d'idées et des morphologies originales observées pendant cette excursion effectuée dans « quatre lourds wagons Pullmann devenus la maison des géographes cosmopolites » (Martonne, 1905, p. 9). Il en a conclu (soulignant son souci de la professionnalisation de la géographie), que
- « pour les géographes de métier qui l'ont suivie, ça a été réellement la partie la plus importante du congrès » (Ibid., p. 22).
- 25 Comme dirigeant de l'UGI (il a été un acteur majeur de ces rencontres de 1922 à 1949, étant secrétaire général de 1931 à 1938 et président de 1938 à 1949), il a milité pour faire de la pratique scientifique du terrain une partie intégrante des congrès : leur but était selon lui non seulement de permettre de découvrir le pays d'accueil mais encore de l'étudier collectivement, afin de confronter des expériences et des façons de voir.
- 26 Le géographe québécois Louis Hamelin a rappelé plaisamment cet impératif du terrain dans son discours de bienvenue à Montréal, en 1972:
- « Je me permets de répéter la réflexion entendue du président Emmanuel De Martonne à Lisbonne en 1949 : 'Nos congrès internationaux de géographie sont avant tout la découverte d'un pays, celui à l'appel duquel nous sommes rassemblés.' [...] Faites donc comme Ulysse, ne vous pressez pas pour retourner dans vos Ithaques respectifs. » (Hamelin, 1979, p. 7)
- 27 En octobre 1946, lors des discussions sur la localisation du premier congrès de l'après seconde guerre mondiale, le responsable du comité américain de l'UGI, George B. Cressey⁸, faisait entrer dans ses critères de choix l'intérêt des excursions sur place, à côté de la date, de la localisation eu égard aux coûts du voyage pour les participants et des contraintes de la géopolitique, hautement sensibles alors, – avant d'opter « toutes choses égales par ailleurs » pour Lisbonne, qui avait été désignée au précédent congrès en 1938.
- 28 On verra ci-dessous comment la rencontre, sur le terrain, au Brésil, lors de la première incursion des congrès de l'UGI dans l'hémisphère sud, a pu être une expérience collective décisive.

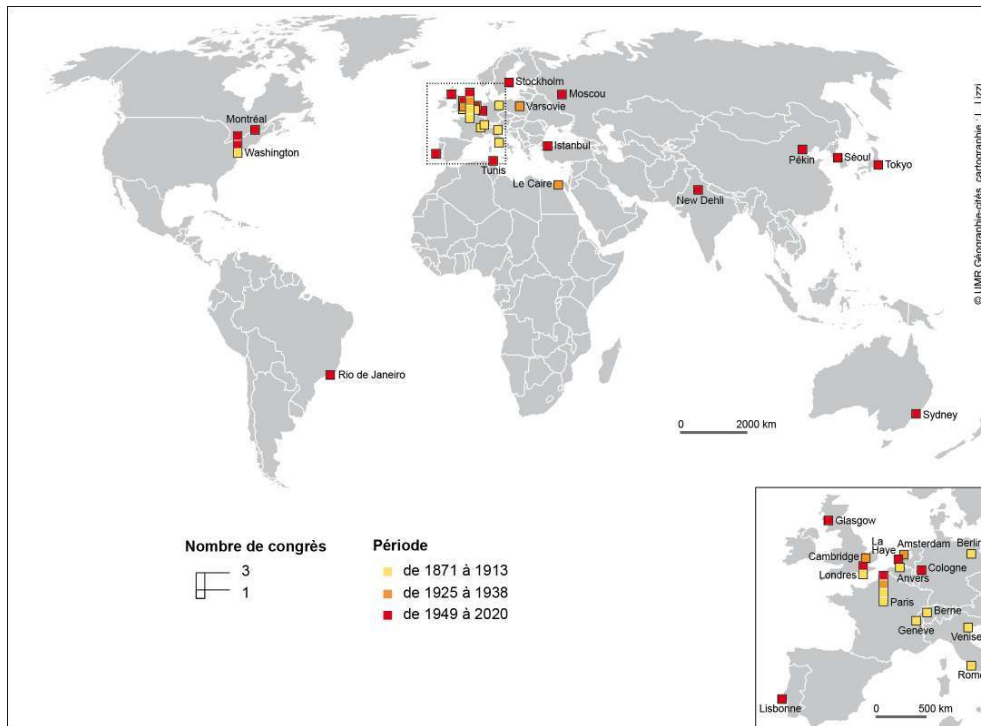
1.2. Centres et marges des congrès internationaux de géographie

- 29 Sans surprise, l'analyse des lieux des rencontres, des origines des organisateurs et des participants, qui forment autant de cartes des congrès internationaux de géographie, révèlent des régularités : la polarisation européenne ou occidentale par les lieux de réunion et des entorses durables à l'universalité postulée ; une extension saccadée de l'inscription spatiale de ces rencontres scientifiques, et au total une longue hégémonie européenne puis états-unienne qui est en voie de transformation au XXI^e siècle.
- 30 Si l'idéal proclamé par les instances dirigeantes des congrès est une couverture totale du monde par l'extension du réseau des géographes concernés, les regrets exprimés régulièrement aux tribunes des congrès prouvent que l'organisation est loin d'atteindre l'exhaustivité spatiale. De nombreux pays et de régions du monde ne sont pas représentés dans l'organisation ni aux congrès, faute de moyens, telle une grande partie des régions d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie. Ainsi, récemment encore, il était fait référence au congrès de Glasgow (2004) à l'organisation de réseaux permettant d'animer l'activité géographique dans et sur de grandes régions du monde, tel le Network on Latin America Studies qui y a été réuni ; à Cologne (2012) le président exprimait ses regrets sur les grosses lacunes de la carte, et sa satisfaction pour la tenue d'au moins un meeting spécial où 12 pays d'Afrique étaient représentés.
- 31 Que cela concerne les puissances invitantes, la localisation des congrès, la nature des dirigeants de l'organisation internationale, l'origine des participants, les langues utilisées, la centralité d'un espace européen puis occidental est manifeste sur la longue durée, avec des inflexions vers l'hégémonie états-unienne et plus largement anglophone développée depuis l'après seconde guerre mondiale, et peut-être une redistribution actuelle des forces en faveur de pays dits « émergents ».

La concentration des villes de congrès

- 32 La carte des villes hôtes résume la concentration des congrès sur les métropoles européennes (cf. Collignon, 1996b) [Fig. 1]. Entre 1871 et 1996, sur 16 congrès, toutes ces villes sont européennes jusqu'à 1949 (Lisbonne, 16^e congrès), sauf pour le 7^e congrès (Washington, en 1904) et le 11^e (Le Caire, en 1925). Après cela, les nouvelles extensions hors d'Europe concernent Washington (1952) puis Rio de Janeiro (1956) et ce congrès de Rio est le premier de l'hémisphère sud. Mais c'est seulement après le congrès de Londres (1964) que se fait une extension de la localisation en direction de tous les continents (sauf l'Afrique, touchée très tardivement), — avec la succession New Delhi (1968), Montréal (1972), Moscou (1976), Tokyo (1980), Paris (1984), Sydney (1988), Washington (1992), La Haye (1996), puis Séoul (2000), Glasgow (2004), Tunis (2008), Cologne (2012), auxquels succéderont Pékin, Istanbul et la ville du centenaire de l'UGI (2022), encore inconnue (?).

Figure 1 – Les villes hôtes des congrès internationaux de géographie de 1871 à 2020 (hors congrès « régionaux » de l’UGI)



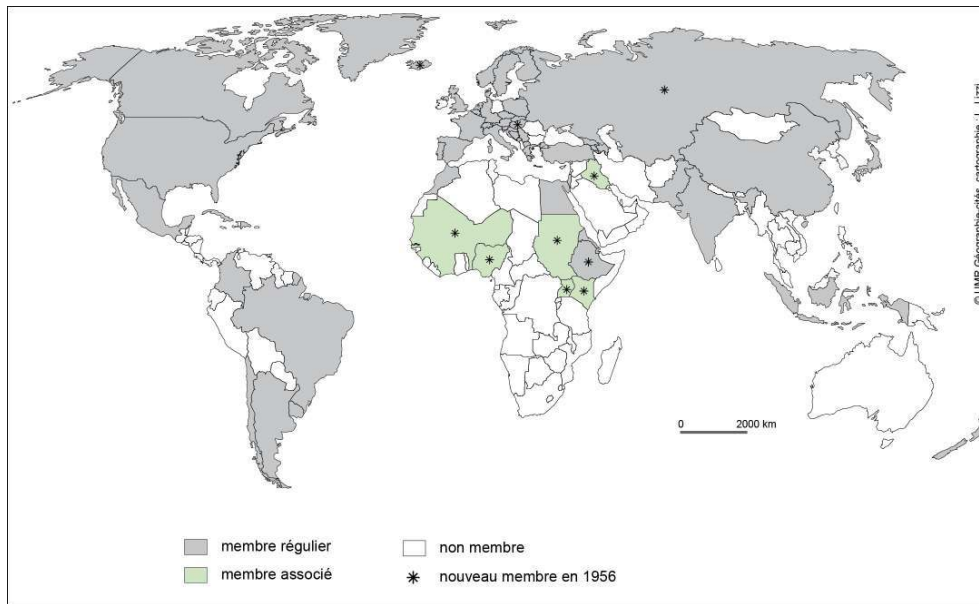
Source : Bulletins de l’Union géographique internationale

- 33 Créés à l’initiative de sociétés de géographie, les congrès s’inscrivent d’abord dans les métropoles commerciales et coloniales de la fin du XIXe siècle, avant de refléter la puissance à la fois politique et scientifique des Etats. La main mise progressive sur les congrès opérée par les savants et les professeurs d’université (en terme de participants, c’est à Berne, en 1891, que la catégorie des enseignants l’emporte sur toutes les autres: Dubois, 1972) ne change pas cette donne spatiale, car la distribution des centres de recherche et d’enseignement se calque sur le système préexistant des métropoles urbaines. Lorsque, après la première guerre mondiale, l’organisation passe par une institution internationale pérenne, l’Union géographique internationale, qui est constituée de comités nationaux centrés en général sur les académies des sciences et les universités⁹, une légitimité proprement étatique s’instaure pleinement et les lieux de congrès reflètent encore les hiérarchies urbaines nationales.

Les pays membres de l’organisation : une carte à trous

- 34 Pour ce qui est des pays relevant de l’organisation, l’universalité est loin d’être atteinte, même si, selon certains observateurs, l’UGI a été plus ouverte que d’autres organisations internationales aux petits pays (Harris, Rössler, 1996). On peut souligner toutefois l’extraordinaire transformation de la carte des pays membres de l’UGI qui s’est produite, par saccades, après la seconde guerre mondiale (Volle, 1996a) [Fig. 2].

Figure 2 – Les pays membres de l’Union géographique internationale en 1956



Source : Bulletins de l’Union géographique internationale

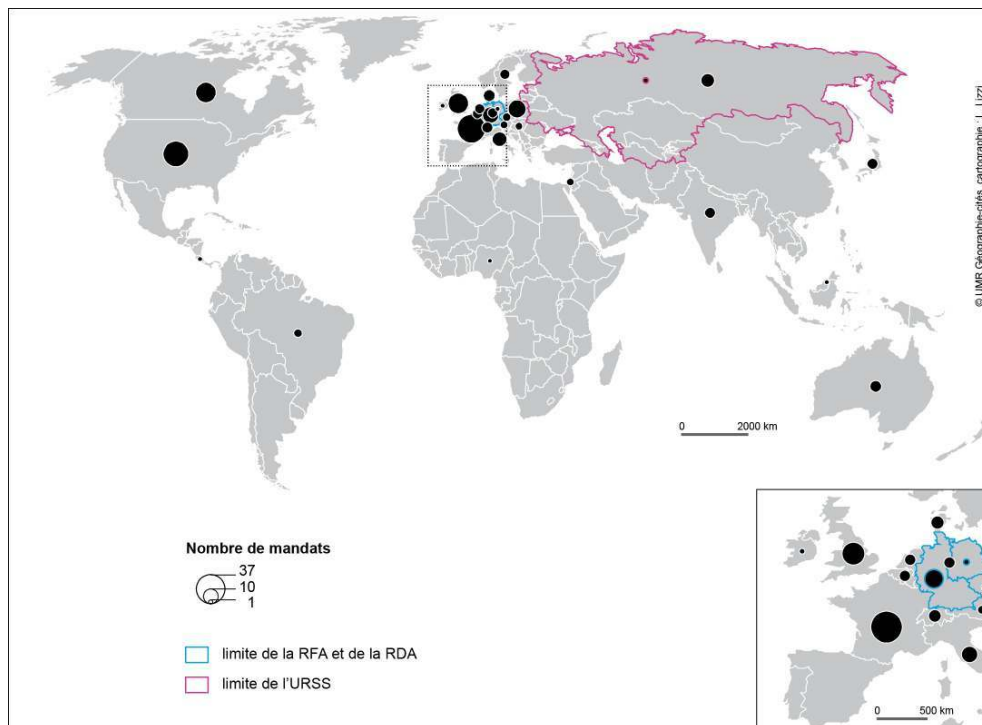
- 35 Au nombre de 30 pays avant 1939, l’effectif a doublé de 1949 à 1964, passant de 31 à 62. Ce doublement enregistre d’abord le volontarisme du président de l’Union de 1949 à 1952, l’Américain G.B. Cressey, en direction de l’Amérique latine puis de l’Afrique. Il enregistre aussi la rapide réhabilitation des pays vaincus, qui s’est opérée toutefois dans les tensions de la Guerre froide. Ainsi de la question de l’Allemagne, où la RFA est admise en 1952, la RDA en 1960 ; l’URSS est entrée à l’UGI en 1956, au congrès de Rio de Janeiro. La question de la Chine a été très compliquée car plusieurs pays ont refusé l’entrée de la Chine populaire dans l’UGI, et elle-même conditionnait son entrée à l’expulsion de Taiwan (qui a été admise tôt et représentée à l’UGI par la Chinese Academy of Sciences in Taiwan) ; la solution a été trouvée par la formule de « comité pour l’UGI » que le président Michael Wise a proposé de substituer au « comité national », ce changement de statuts étant voté à Paris en 1984 (Harris, Rössler, 1996).
- 36 Le doublement des années 1950-1960 enregistre enfin, et surtout, la nouvelle géopolitique mondiale que représente la décomposition des empires coloniaux. La participation des nouveaux Etats indépendants n’était pourtant pas facile : un statut de « membre associé » a été créé à Rio de Janeiro, permettant d’accueillir des pays sans grands moyens ou dont la communauté de géographes était en cours de constitution. L’Afrique occidentale française et plusieurs ex-colonies britanniques africaines entrent alors dans l’UGI (cf. point 2). Nombre de ces pays ont eu du mal à verser leur cotisation de telle sorte que l’UGI les a désassociés, ce qui a provoqué dans les années quatre-vingt une sévère chute des adhérents – et ce qui a créé de vastes trous dans la carte de l’Union et conservé de grands blancs là où les pays ne possédaient ni communauté importante de géographes, ni fonds pour pouvoir prétendre à l’adhésion.
- 37 Une façon de contourner ces grosses entorses à l’universalité recherchée a été l’organisation de « conférences régionales », moins coûteuses que les congrès et plus proches, par leur localisation, de communautés de géographes en cours de constitution. La première s’est tenue en Ouganda (Kampala, 1955), suivie de Tokyo (1957), puis de Kuala

Lumpur (1962), Mexico (1966), Budapest (1971), Palmerston (1974), Lagos (1978), etc. Ces congrès tenus en périphérie se sont finalement multipliés par la suite pour couvrir la planète des géographes d'un congrès-bis pendant la période de l'inter-congrès (ainsi, depuis 2002, de Durban, Brisbane, Tel Aviv, Santiago du Chili, et Kyoto, en 2013).

Une direction et des organes dirigeants issus du Centre

- 38 La concentration spatiale des congrès internationaux de géographie en faveur des pays occidentaux et de l'hémisphère Nord s'accompagne d'une surreprésentation des acteurs dominants issus de ces pays (les dirigeants de l'organisation au niveau de l'UGI ou des comités locaux d'organisation), et d'une surreprésentation des participants des pays voisins du lieu des congrès.
- 39 Ainsi des dirigeants de l'organisation, par exemple le comité exécutif de l'UGI, qui traduit l'état des rapports de forces conduisant au choix des présidents, secrétaire général, trésorier, vice-présidents (Volle, 1996b, fig. 11a et 11b). Sur 18 périodes, entre la création de l'UGI et 1996, la France, le Royaume-Uni et les Etats-Unis ont ainsi concentré une quinzaine de mandats du comité exécutif. L'origine des présidents de commissions de travail et de section montre la même domination sur la longue durée (Collignon, 1996a) [fig. 3]. Cependant là encore, à partir de l'après seconde guerre mondiale, l'organisation s'est ouverte à de nouveaux dirigeants issus d'Amérique et d'Asie (ainsi en 1949-52 le Canada, le Brésil, l'Inde sont représentés dans le comité exécutif et ils y bénéficient chacun de 5 à 6 mandats entre cette époque et 1996).

Figure 3 – Nombre de présidences des Commissions de l'Union géographique internationale, par pays (1949-1996)



Source : Bulletins de l'Union géographique internationale

- 40 Cette représentation plus exhaustive des géographes du monde est accentuée encore par les dernières élections. Ainsi à Cologne, les nouveaux élus comprennent une présidence russe, une première vice-présidence allemande, un secrétariat occupé par un ressortissant d'Afrique du sud et des vice-présidences issus de Chine, Finlande, Inde, Israël, Italie, Japon, Pays-Bas, USA. En même temps, une hégémonie du monde anglophone s'exprime par le fait que la langue du congrès est devenue presque exclusivement l'anglais. Par ailleurs, la critique réitérée du manque de visibilité ou d'attractivité de l'UGI et de ses congrès sur les jeunes géographes, et des références furtives à l'attractivité des congrès de l'Association of American Geographers peuvent faire penser que cet élargissement est de signification ambivalente. Il exprime le jeu d'une volonté réelle d'universalisme, l'émergence de nouvelles puissances 'géographiques' jusque là marginales et aussi peut-être le déclin de ce genre d'organisation internationale, concurrencée par des organisations nationales plus performantes en termes de légitimation des géographes qui participent à des rencontres internationales, et par d'autres modes de sociabilité scientifique.

L'origine des participants : des effets de proximité

- 41 La concentration spatiale en faveur des pays occidentaux est renforcée par l'effet de la loi de gravitation qui fait que l'origine des participants est fonction de leur distance au lieu du congrès. Ils proviennent massivement voire majoritairement du pays d'accueil et des régions voisines. Ainsi, sur les 21 premiers congrès, le pays d'accueil a fourni le plus fort contingent de participants parmi les groupes nationaux représentés (Kish, 1972). Il s'agit dans 10 cas de 48% ou plus des congressistes, et d'au moins 30% des participants dans 20 cas. L'exception se rencontre à Stockholm (1960), où la représentation la plus forte a été le fait de géographes étrangers, venus en l'occurrence des Etats-Unis, soit 23% des participants. La localisation des congrès influe sur la part des interventions d' 'autochtones', sur l'orientation des questions ou des thèmes mis en discussion et la langue utilisée (Pumain, 1972). C'est à la fin du XIXe siècle et avant la première guerre mondiale que des questions très locales en relation avec le pays d'accueil ont été les plus présentes, mais la dimension internationale des congrès fait que dans ce cas les 'réponses' sont plutôt confinées aux auteurs autochtones.

1.3.Couvrir le monde harmoniquement depuis les métropoles ?

- 42 Les types de problèmes posés, les inquiétudes des géographes, sont liés à la localisation de ces lieux de concertation scientifique internationale. La structure centre-périphérie des congrès internationaux de géographie a une principale conséquence : l'ethnocentrisme des questions et de leur traitement, par où les géographes dominants expriment leurs intérêts propres, dans une certaine collaboration. Mais dans le même temps les associés sont concurrents, car leurs intérêts matériels et symboliques sont différents voire contradictoires : d'où la nécessité d'une régulation des débats et des productions qui tend à mettre hors-champ les sujets qui fâchent. Dans les phases de conflits entre le centre et les marges, au moment des décolonisations en particulier, l'ethnocentrisme peut-il être dénoncé, mis en cause de l'intérieur ou de l'extérieur ?
- 43 Les cartes de localisation le montrent : malgré leur volonté de couvrir le monde, les géographes réunis en congrès internationaux sont loin de constituer un réseau universel

d'observation et de recueil de données locales. S'armant de leur outillage, peuvent-ils prétendre toutefois pouvoir représenter le monde dans son universalité ? C'est ce que certains des programmes de travail ont prétendu, tel ce grand projet emblématique de la fin du XIXe siècle, la carte au millionième du monde. Ainsi, confiant dans la coopération scientifique entre géographes et entre services cartographiques des puissances, Vidal de la Blache, affirmait :

« On aura ainsi, pour la première fois, un instrument de comparaison et d'étude qui, grâce à l'adaptation des parties et aux facilités d'assemblage permettra d'embrasser l'ensemble du globe dans une image harmonique et proportionnée. » (Vidal de la Blache, 1910, p. 5)

- 44 Mais il ajoutait qu'il fallait toutefois éviter toute « estampille étrangère » et préserver « l'empreinte de chaque métropole sur ses colonies » (Vidal de la Blache, 1910, p. 9). C'était admettre les chasses gardées des métropoles impériales et des zones d'influence sur des parties du monde. D'ailleurs, les géographes américains menés par I. Bowman gardaient de leur côté la maîtrise de leur zone d'influence, le Western Hemisphere, en entreprenant sous l'égide de l'American Geographical Society de New York la réalisation de la carte au millionième de l'Amérique hispanique (Heffernan, 2011 ; Pearson, Heffernan, 2009).
- 45 Connivences occidentales et impériales : qu'en est-il des rapports des congrès avec l'espace des tropiques ?

2. Espaces symboliques : autour des Tropiques

« [...] il nous faut comprendre les tropiques comme un espace conceptuel et pas seulement physique.
[...] Les tropiques n'existaient que dans leur juxtaposition mentale avec autre chose — la normalité perçue des terres tempérées¹⁰ »
Arnold, 1996

- 46 En un siècle de congrès, d'Anvers à Montréal, il ne s'opère pas seulement des évolutions dans les espaces matériels des rencontres internationales entre géographes, mais des transformations considérables des territoires du monde, avec le développement des empires puis leur désagrégation sous le coup des guerres de libération. Centres et périphéries se recomposent alors. Qu'en est-il des espaces mentaux ou symboliques qui hantent les congressistes, et comment s'ajustent-ils au fil de l'histoire des congrès ? Espace colonial et espace tropical, tropicalité et développement s'entremêlent, se reconfigurent et se défont aux congrès d'Anvers (1871), de Londres (1895), d'Amsterdam (1938), de Rio de Janeiro (1956) et de Montréal (1972)... Y a-t-il eu des 'effets de lieu' particuliers dans ces villes de congrès ?

2.1. Des espaces symboliques

- 47 On a évoqué jusqu'à présent des espaces matériels de l'activité des congrès internationaux de géographie. Etudier la spatialité de la recherche géographique suppose aussi d'envisager les « espaces mentaux » construits et manipulés par les discours et les pratiques des géographes. Car

« [...] les géographes fabriquent pour ainsi dire des espaces mentaux qui viennent redoubler et accompagner les espaces matériels [dans lesquels ou sur lesquels ils travaillent]. Ils élaborent leur conceptualité au sein d'espaces mentaux qui, eux-mêmes, sont aussi des espaces de travail, ces espaces s'inscrivant et se figurant en outre dans des objets, des représentations figuratives ou des discours (schémas, graphiques, cartes, descriptions). [Ce sont] des représentations ou des schèmes spatiaux qui sous-tendent le savoir géographique » (Besse, 2004, p. 416, les italiques sont dans le texte).

- 48 Or, on l'a dit ci-dessus, en définissant des thèmes et en précisant les espaces d'application de ces thèmes de recherche, les congressistes structurent le domaine spatial de connaissance qu'ils estiment important et légitime et créent un espace du savoir. Les congrès internationaux de géographie sont donc des lieux d'usage et de fabrique de tels espaces mentaux. Ceux-ci peuvent concerner de grands ensembles spatiaux comme les « colonies », le « monde tropical », les « pays sous-développés », ou encore le « Tiers-Monde », puis les « Suds »...
- 49 Les grandes trames du découpage du monde figurent en effet parmi ces espaces. Ainsi, la critique cartographique et géographique a souligné la charge idéologique de la division de la planète par continent. Edward Said (1978) a déconstruit le schème Orient/Occident en montrant sa portée proprement politique et culturelle et non pas simplement référentielle. Après lui l'historien David Arnold (1996) a étendu l'analyse aux Tropiques en forgeant la notion de « tropicality » comme variante de l'orientalisme, une variante environnementaliste car bâtie sur un schème climatique, où le tropical est l'Autre du tempéré. Depuis la Renaissance, en Occident, la littérature et d'autres pratiques culturelles ont construit une représentation de l'altérité dévalorisant les « tropiques » comme lieu de vie et particulièrement comme lieu habitable pour les Européens, tout en les comprenant de manière ambivalente comme Eden et comme lieu de dégénérescence (voir aussi Livingsstone, 2000). Pour Arnold, les tropiques (ou des équivalents, région équatoriale ou zone torride) constituent « un espace conceptuel et non pas simplement physique ». Cette notion de tropicality a fortement inspiré les recherches anglophones postcoloniales (Driver, Yeoh, 2000 ; Bowd, Clayton, 2005 ; Clayton, Bowd, 2006) ; nous avons proposé de parler de « tropicalisme » pour calquer l'expression sur celle d'orientalisme (Robic, 2008).
- 50 En suivant, depuis les premiers congrès internationaux de géographie jusqu'au début des années 1970, la formulation des questions, les discussions en congrès et l'éclosion de commissions de recherche spécialisées, on étudiera ici l'usage que les géographes font des Tropiques et les relations entre cet espace symbolique et d'autres espaces qu'ils manipulent dans les congrès. Espace colonial, espace tropical, espace à développer : on observe des combinaisons, une succession partielle, des alternatives, des controverses... : pour chaque période reconnue, on retrace d'abord une évolution d'ensemble des débats, puis on analyse la conjoncture géopolitique et les effets de lieu typiques de certains congrès-clés.

2.2. Empire : du tropical/colonial

L'après Anvers : la neutralisation du colonial

- 51 Les colonies constituent une pomme de discorde entre métropoles impériales, aussi les responsables des congrès ont compris après la première rencontre internationale d'Anvers que la colonisation devait être exclue des questions débattues.

- 52 Pour une rencontre entre des représentants de puissances concurrentes la séquence de questions posées en 1871 était trop explosive :
- « 10. Examiner l'utilité des colonies et des établissements coloniaux, au-delà des mers, quant à la stabilité du commerce et à la tranquillité intérieure des Etats »,
 « 11. Examiner et discuter les raisons qui ont porté peu à peu l'Angleterre à modifier son système colonial, et à donner à certaines de ses colonies un gouvernement particulier », « 12 : Peut-on conclure, de là, comme on le fait quelquefois, qu'il vaut mieux ne pas avoir de colonies ? Quels sont les principes que l'on fait valoir contre le principe de colonisation ? »
- 53 Aussi, l'espace colonial est-il peu évoqué directement dans les congrès suivants. L'espace de réflexion est en effet neutralisé, du point de vue de l'impérialisme, par l'interdit politique, ou édulcoré par la formulation de questions très générales, telles l'organisation d'une information collective sur les ressources potentielles dans le monde, sur la formation au voyage, sur les faits de migration. Seule l'Afrique, sorte de domaine partageable, est l'objet de questions directes, à Londres notamment (1895) :
- « Dans quelle mesure l'Afrique tropicale est-elle apte à être développée par les races blanches ou sous leur direction ? » [To what extent is tropical Africa suited for development by the White Races or under their Superintendence?]
- 54 Dans cette question relative à la mise en valeur de l'Afrique, le schème tropical est superposé au schème implicite de la colonisation et la question de l'action du Blanc sous les Tropiques est soulevée implicitement aussi et donnent lieu à des affrontements interpersonnels.
- 55 Mais ces questions sont donc généralement évitées, et les activités de standardisation dominant ensuite l'agenda des congrès.

L'urgence des années trente – Le congrès d'Amsterdam (1938)

- 56 La référence aux Tropiques et à la question coloniale se fait plus massive durant l'entre-deux-guerres et culmine au congrès d'Amsterdam, en 1938. D'abord, à Paris (1931), deux questions de géographie humaine et une question de géographie physique introduisent la catégorie des « régions tropicales ». Contrevenant aux règles implicites des congrès antérieurs, les organisateurs créent à Amsterdam une section de « géographie coloniale », un libellé qui apparaît donc en 1938 seulement dans les congrès et qui sera prolongée par la section intitulée « géographie de la colonisation » à Lisbonne en 1949.
- 57 Trois questions, trois espaces mêlés
- 58 La section de géographie coloniale d'Amsterdam doit débattre de trois questions :
1. « Possibilités de colonisation par la race blanche dans la zone tropicale »,
 2. « Le rapport entre la densité de population et le mode d'utilisation (ou exploitation) du sol dans les régions coloniales »,
 3. « L'industrialisation en tant que condition indispensable au maintien du niveau de la prospérité dans les régions tropicales à population très dense »
- 59 Ces questions mêlent trois espaces de référence associant tropiques et colonisation (la zone tropicale, les régions coloniales et les régions tropicales), elles introduisent les notions de zone et de région, l'ensemble interférant curieusement par leur association à la géographie coloniale. Tout en rappelant la question du congrès de Londres de 1899, elles élargissent singulièrement l'échelle en sortant de la seule Afrique ; elles pointent des intentions de connaissance fondamentale et des programmes d'action ; elles précisent les

modalités du développement des régions concernées (peuplement, mise en valeur agricole, industrialisation); elles proposent l'analyse des relations entre plusieurs caractères des aires évoquées; et elles insistent sur leurs caractéristiques démographiques.

- 60 Des espaces de référence et des interférences douteux ?
- 61 Pour autant, si les espaces mis en jeu par le questionnaire s'entremêlent, des débatteurs géographes sont-ils piégés par ces interférences ?
- 62 Si l'on suit les actes du congrès, l'amalgame colonial/tropical n'est qu'exceptionnellement mis en cause dans les communications présentées par les congressistes. Les discussions ne semblent pas non plus provoquer la controverse. Les résolutions adoptées traduisent la puissance d'un enjeu commun puisqu'elles consistent en trois points : d'abord le maintien de la section pour la période suivante et par ailleurs deux vœux adressés aux Etats coloniaux, afin qu'ils concourent à la réalisation de cartes thématiques précises de leurs possessions et qu'ils incluent un point sur l'érosion des sols dans leurs rapports concernant les conditions de l'agriculture dans leur domaine colonial.
- 63 En revanche, les rapporteurs de chacun des thèmes ont mis en cause, timidement au moins, la pertinence de la structuration du questionnaire en critiquant l'amalgame des espaces convoqués et le bien fondé des causalités suggérées par le libellé des questions. Dans ce congrès d'Amsterdam superbement organisé et mis sous haute surveillance, les discussions ont en effet été préparées par des rapports préalables distribués aux participants à leur arrivée, et les rapporteurs ont fait une courte intervention en début de séance de discussion. En l'occurrence, pour la section coloniale, ce sont trois rapports, rédigés par des femmes, qui y mènent une présentation des enjeux du questionnaire, une discussion de leur formulation, une synthèse des contributions écrites et une proposition de vœux.
- 64 Le rapport relatif aux « Possibilités de colonisation par la race blanche dans la zone tropicale », dû à E.F. Verkade-Cartier v. Diesel, est particulièrement remarquable par sa lucidité sur les enjeux qu'elle y distingue : le « droit aux colonies » affirmé par les « puissances mécontentes », et le « chômage » dû à la crise [« colonist claim » des « 'dissatisfied powers' » et « unemployment »] (UGI, Rapports, 1938, p. 123); par sa fermeté sur la nécessité d'exclure le politique des discussions ; par son souci d'éviter les malentendus, par son exigence de scientificité et en particulier par sa volonté de clarifier le vocabulaire, ce qui est selon elle la condition d'un vrai dialogue ; par l'honnêteté de son bilan, puisqu'elle conclut aux divergences entre auteurs de communications et à sa propre incapacité à conclure. Ses recommandations portent sur la nécessité d'une bonne information et de meilleures données comparatives.
- 65 Dans chacun des rapports, quoiqu'inégalement, la pertinence des questions eu égard au cadre de référence dans lesquelles on les envisage est clairement examinée.
- 66 Ainsi, E.F. Verkade-Cartier v. Diesel note la différence sémantique entre les termes relatifs au colonial (tel le « Volksplanting » néerlandais et les termes de « colon » et de « colonisation » français, Ibid., p. 125-126), les désaccords entre les contributeurs sur la notion de Blanc et sur celle de tropical.
- 67 Le rapporteur de la question 2 propose comme principal objet de discussion une question de géographie comparée :
- « La relation entre la densité de population et l'utilisation des sols est-elle différente dans les régions coloniales et ailleurs dans le monde ? » [Does the

relationship between density of population and land-utilization in colonial regions differ from that elsewhere in the world ?] (Ibid., p. 162)

- 68 Le rapporteur de la question 3 se montre particulièrement dubitatif sur les vertus de l'imbroglie spatial et déconstruit progressivement le problème :

« - Le caractère de « pays colonisé » a-t-il une influence sur la possibilité d'industrialisation ? - Le fait de la situation sous les tropiques a-t-il de l'influence sur cette possibilité ? - En conséquence, la question de l'industrialisation est-elle différente dans des pays comme le Japon ou la Chine par rapport à ce qu'elle est dans des pays tropicaux colonisés ? » [Has the character of « colonial countries » any influence on the possibility of industrialization ? Has the fact of the situation in the tropics any influence thereupon? Is therefore the question on industrialization another in countries such as Japan and China and another in tropical colonial countries?] » (Ibid., p. 180)

- 69 Mais, on l'a dit ci-dessus, les congressistes sont insensibles à ces critiques.

Le tropique/colonialisme ou la conjoncture spatio-temporelle d'Amsterdam

- 70 C'est que toutes les questions mises au débat font sens pour les géographes issus des pays occidentaux. D'abord, l'association entre tropiques et colonisation est justifiée, au vu de la distribution géographique des empires et en particulier des colonies néerlandaises. Quant à la question démographique, elle n'est pas nouvelle, puisqu'elle a été introduite dès le congrès de Paris (1931) et développée à Varsovie (1934), et qu'elle accompagne durant ces années les syndromes européens de surpeuplement, les craintes du « péril jaune » et les revendications territoriales des régimes fasciste et nazi. Avec le 'problème' de l'acclimatation des Blancs en pays tropical, qui est le fond de la question n° 1 dans laquelle s'engouffre une masse de géographes, d'administrateurs des colonies et de spécialistes de médecine tropicale, les Tropiques sont déclinés selon la vision occidentale classique comme un espace délétère, au physique et au moral, le lieu de dégénérescence des races et en particulier de la race blanche, et le lieu 'naturel' de races inférieures¹¹. Car le paradigme raciste sous-tend les débats, jusqu'à conduire à des distinctions entre Blancs, ceux du nord et ceux du sud de l'Europe (Leclerc, 1989). De Londres à Amsterdam, d'un siècle à l'autre, les stéréotypes hygiénistes, racistes et moraux du XIXe siècle s'imposent à l'identique, avec la crainte de la dégénérescence de la race blanche aux Tropiques et l'essentialisation d'indigènes considérés comme incapables ou indolents. Le tropicalisme typique de la domination occidentale, matérielle et symbolique est toujours présent.

- 71 Dans les années trente s'est fait jour l'idée que l'espace du monde était « clos » ou « fini », et au congrès de Paris, en relation probablement avec les recherches collectives menées sous l'impulsion de Bowman (1931, 1934), la question des fronts pionniers était mise à l'ordre du jour (Robic, 2006 et 2009). En 1938, la crise économique, le spectre du chômage en métropole et les risques de concurrence dans les colonies constituent pour certains des participants la nouvelle donnée du rapport colonial. Leur affluence dans la section témoigne de la force de cet enjeu. C'est en particulier le cas des Néerlandais, qui ont obtenu un soutien de leur gouvernement pour ces recherches sur les possibilités de peuplement sous les Tropiques, et qui interviennent massivement dans la section coloniale, bien au-delà de la surreprésentation du groupe national observée dans chaque congrès¹². Pour les Allemands, l'extension de leur Lebensraum constitue l'enjeu primordial : l'Allemagne a autant de communication dans la section coloniale que de délégués officiels au congrès. Pour tous les participants¹³, le contexte géopolitique est

extrêmement tendu et il est concurrentiel, ce qui peut expliquer à la fois l'émergence effective de l'espace colonial au congrès international de géographie, le flou des notions utilisées pour viser la nouvelle actualité de ce champ d'expansion et la violence des propos.

- 72 Tropical-colonial : c'est bien l'association spatiale caractéristique de l'espace symbolique prégnant à ce congrès d'Amsterdam. D'ailleurs, la conjonction des deux termes appartient au lexique de l'économie politique néerlandaise de la première moitié du vingtième siècle et un cours intitulé « tropisch-koloniale » existait à l'université de Leyde depuis 1929 ; le comité d'organisation du congrès s'est tenu à l'Institut colonial d'Amsterdam ; après guerre, cet établissement s'appellera Institut des tropiques (Leclerc, 1989).

2.3. Décolonisations et blocs : des Tropiques tout court ?

« [Les] comptes rendus des excursions qui ont encadré le Congrès [...] fournissent un tableau d'ensemble des problèmes auxquels doit faire face la géographie brésilienne. Ils apportent une notable contribution à l'étude de la géographie tropicale. Ils achèvent enfin de préciser le caractère propre de ce Congrès. Pour la première fois depuis l'origine de l'Union, la géographie zonale a été mise au premier plan, le monde tropical considéré comme une grande entité géographique dont tous les caractères s'enchaînent. »

Maximilien Sorre, 1957

- 73 La période d'après la seconde guerre mondiale constitue une rupture avec le schème diffus, puis cristallisé, qui précède, car d'une part la référence coloniale disparaît des congrès et d'autre part un « espace tropical » plus ou moins banalisé s'y introduit, la place de Rio de Janeiro, en 1956, formant comme le catalyseur de l'inscription de cet espace symbolique dans la carte mentale des géographes.

De l'affirmation d'un espace tropical banalisé à sa contestation

Les congrès d'après-guerre et la disparition du colonial

- 74 En effet, à Lisbonne (1949) encore, poursuivant le vœu de 1938, une section de « géographie de la colonisation » persiste, mais elle n'est pas reconduite. A Washington (1952), la tenue d'un symposium sur l'Afrique tropicale rappelle la singularisation ancienne de cet espace. La nouveauté réside dans la teneur des communications qui y sont présentées, la plupart très longues, et qui constituent de véritables rapports sur les recherches entreprises sur ce thème par les géographes et des organismes nouveaux européens. C'est le cas du rapport des Français (le document est signé par Charles Robequain et Jean Dresch¹⁴), dont le lexique dominant est plus centré sur les termes d'« outre-mer » et d'« Afrique », que sur le « tropical » (selon d'ailleurs les libellés des offices de recherche développés dans la métropole et à Dakar depuis la fin des années trente). De même Robert.W. Steel décrit longuement les progrès de la recherche des géographes britanniques, engagée depuis la fin des années vingt mais surtout pendant et

après la guerre ; l'auteur privilégie à l'inverse le lexique du tropical. Le « développement », passé à l'agenda politique de plusieurs pays et à celui des grandes organisations internationales liées à l'ONU sous-tend plusieurs de ces interventions. Suivent peu de temps après des conférences régionales dans les pays périphériques, et d'abord celle réunie en Ouganda, en 1955, sur le thème « Ressources naturelles, Alimentation et Population en Afrique intertropicale » [Natural Resources, Food and Population in Intertropical Africa].

De l'omniprésence de l'espace tropical à Rio de Janeiro...

- 75 Les discours du congrès de Rio de Janeiro (1956) sont imbibés de la référence tropicale, de même que les comptes rendus d'après congrès, tel celui publié par M.Sorre, mis en exergue de ce point. Le discours inaugural du président du comité organisateur, Jurandyr Pires Ferreira¹⁵, institue un programme scientifique tropicalisant :

« Nous sommes un pays où prédominent les conditions naturelles et d'occupation humaine propres aux zones tropicales. Pays où règnent ainsi des conditions différentes de celles qu'on retrouve dans les régions de plus grand développement du savoir géographique. [...] La science géographique attend l'importante contribution brésilienne pour la connaissance des régions tropicales. » [Somos um país onde predominam as condições naturais e de ocupação humana peculiares às áreas tropicais. País, onde imperam, portanto, condições diferentes das encontradas nas regiões de maior desenvolvimento do conhecimento geográfico. [...] A ciência geográfica espera importante contribuição brasileira para o conhecimento das regiões tropicais.] (Actes, 1959, p. 139)

- 76 Ce congrès innove en créant la « commission des tropiques humides ». Celle-ci forme l'une des deux commissions spéciales créées en ce dix-huitième congrès ; l'autre s'intitule « Elaboration d'une carte mondiale de la population ». Quelques années auparavant a été créée une « commission des zones arides », ce qui explique le choix d'un libellé restrictif par rapport à la zone tropicale. Dans ces trois cas, l'UNESCO est intervenue pour constituer des groupes de recherche internationaux et interdisciplinaires, et ce avant l'UGI et à l'appel des pays nouvellement indépendants, telle l'Inde, pour le cas des zones arides. Pour délimiter précisément les tropiques humides les deux organisations tentent conjointement de cartographier précisément l'espace concerné en mobilisant des botanistes et des géographes climatologues (Fosberg et al., 1961)¹⁶.
- 77 Plusieurs symposiums relatifs à l'espace tropical se tiennent durant le congrès, qu'ils portent sur la géographie physique pure (savanes et campos) ou sur la « contribution de la géographie à la planification régionale des pays tropicaux ». Ce symposium attire de nombreuses interventions, celles de géographes britanniques, allemands, français et brésiliens, bien centrées sur ce thème de géographie appliquée.

... à sa contestation

- 78 En revanche, quatre ans plus tard, dans les pays scandinaves, les travaux de la commission des tropiques humides sont plutôt atones¹⁷. Le congrès de Londres (1964) ne lui redonne pas de lustre particulier. Pour ce 20^e congrès, l'événement est ailleurs : à Liverpool, où un symposium intitulé « Geography in the tropics », s'est tenu durant une semaine, attirant une masse de participants. Paradoxalement, le tropical n'y est pas central, ou plutôt la question en jeu est celle de la possibilité du développement dans les pays tropicaux. En ce sens, le thème de Liverpool est en phase avec la thématique

d'ensemble de ce congrès, que le président de l'UGI, Carl Troll, expose dans son discours présidentiel : « Sociétés plurielles des pays en développement. Aspects de géographie sociale » [Plural Societies of developing countries. Aspects of social geography] Surtout, dans son introduction à l'ouvrage collectif qu'il codirige, *Geography and the Tropics : Liverpool Essays*, R.W. Steel invalide la pertinence de l'espace tropical comme cadre de recherche particulier :

« aucune branche du sujet ne peut être identifiée comme 'géographie tropicale' »
 [there is no special branch of the subject to be recognized as 'tropical geography']
 (Steel, 1964, p. 2)

- 79 Cependant, à New Dehli (1968), la réunion de la commission tropiques humides attire 14 propositions d'intervention, dont plusieurs d'Indiens, et deux rapports sur les recherches menées en France dans les universités et à l'ORSTOM (Office de recherche scientifique et technique d'Outre Mer, qui a été créé sous le nom d'Office de la recherche scientifique coloniale — ORSC — en 1943). Les deux commissions zonales sont encore renouvelées, et une commission de l'Asie des Moussons y est créée.
- 80 Mais le congrès suivant signe, à Montréal (1972), la fin de la commission des tropiques humides et celle des régions arides. Il est vrai qu'en participants comme en contributions, les réunions de ces commissions manifestent l'étiollement du thème face à des questions émergentes concernant notamment l'environnement et les risques naturels — en lien alors avec le programme « L'Homme et la Biosphère » de l'UNESCO. Seuls des « groupes de travail » de moindre reconnaissance officielle peuvent ensuite poursuivre la recherche consacrée à des espaces tropicaux.
- 81 Le congrès de Montréal (1972) figure comme une sorte de fin d'un cycle d'espace tropical/climatique.

Géopolitiques d'après guerre : des Tropiques communs ?

Décolonisation et euphémisation

- 82 Ce cycle d'affichage puis de contestation de l'espace tropical 'en soi', débarrassé de sa connotation coloniale, est ancré dans le contexte géopolitique de l'après seconde guerre mondiale. Mais l'émergence de ces néo-Tropiques qui forment un espace symbolique prégnant dans les délibérations des congrès internationaux d'après guerre résulte de l'entrecroisement de plusieurs processus. La chute des empires a été bien sûr un facteur majeur de transformations, délégitimant le terme colonial auquel a été substitué par exemple celui d'« outre mer » (overseas), qui euphémise la colonisation par l'usage d'un trope spatial, ou celui de « dependent territories » forgé par l'administration des Etats-Unis dès avant la fin de la guerre. Les nouveaux équilibres mondiaux de l'après guerre, avec l'apparition de la puissance américaine et très vite la Guerre froide et la concurrence entre Blocs communiste et libéral reconfigurent aussi l'espace planétaire. L'affirmation des pays issus de la décolonisation et celle de pays « non-alignés » constitue une troisième dimension à ces rééquilibrages post-seconde guerre mondiale.
- 83 Pour la discipline, les évolutions sont beaucoup plus compliquées et plus conflictuelles que certaines présentations sommaires de l'histoire de la géographie ne le font accroire (en France particulièrement), qui font se succéder géographies coloniale, tropicale puis du développement (cf. Bruneau, 1989). Par ailleurs, les groupes nationaux de géographes et les individus en présence ont adopté des postures différentes face à la décolonisation, et leurs programmes de géographie ont changé, dans la durée.

84 Au total, durant les années quarante-soixante, le « tropical » est objet de tensions, l'espace tropical étant tiraillé entre des efforts d'euphémisation de la domination coloniale ou bien de distanciation d'avec le rapport colonial, au Centre, tandis que, dans les colonies, des militants menaient une lutte radicale de décolonisation, en l'accompagnant de réappropriations de leur histoire et de leur espace qui pouvait aussi passer par une valorisation des Tropiques. On peut distinguer quatre à cinq reconfigurations de l'espace tropical qui découlent de cet aggiornamento.

Tropiques revisités

85 Une première reconfiguration consiste en l'appréhension de l'espace tropical comme espace spécial, qui autorise la promotion d'une branche particulière de la géographie. La promotion de la « géographie tropicale » dans la discipline s'est effectuée immédiatement après la guerre, avec le succès international du livre de Pierre Gourou (1947), *Les pays tropicaux*. Tout en les intégrant dans les deux principales parties de la géographie, l'auteur singularise les tropiques humides dès les premières lignes:

« Les pays chauds et pluvieux ont leur propre géographie physique et leur géographie humaine originale. » (Gourou, 1947, p. 1)

86 Gourou, alors professeur de géographie coloniale à Bordeaux accédait la même année à une chaire du Collège de France intitulée « Etude du monde tropical (géographie physique et humaine) ». Cette branche de géographie tropicale allait devenir l'un des piliers de la géographie française des années 1950 aux années 1970-80.

87 Traduit en anglais sous le titre *The Tropical World* (1953), l'ouvrage a eu une grande influence dans le monde entier : il aurait donné l'impulsion dans le monde anglophone aux études consacrées à la « tropical geography » (Driver et Yeoh, 2000, p. 2). Le cas des revues de géographie développées dans l'ex-colonie britannique de la péninsule malaise est typique de cet effet de diffusion, tant semble-t-il du domaine scientifique que du label (Power, Sidaway, 2004) : créée en 1953, la nouvelle revue s'est intitulée d'abord *Malayan Journal of Tropical Geography* (1953-57) puis, après quelques avatars, elle s'est scindée en deux en 1980, le *Malaysian Journal of Tropical Geography* publiée en Malaisie et le *Singapore Journal of Tropical Geography* à Singapour. C'est ici, depuis un numéro de 2000, que la critique postcoloniale de la tropicality et de l'œuvre de Pierre Gourou en particulier, s'est déployée.

Tropiques normalisés

88 Mais peut-on normaliser l'espace tropical ? La structuration de l'espace tropical a en fait été bouleversée, chez certains géographes, par rapport à ce qu'elle était du temps de son association intrinsèque avec le colonial. Ainsi, avec la promotion programmatique d'une géographie zonale (De Martonne, 1946), c'est effectivement la 'dé-exceptionnalisation' des Tropiques qui a été produite, dans la géographie française notamment, par son inscription explicite dans un schème planétaire zonal. Alors l'espace tropical passe d'une ontologie singulière, ou en tout cas construite dans un rapport hiérarchique avec l'espace tempéré, à une ontologie banale, parce que référée à l'espace planétaire dans son ensemble. Alors, l'« espace tempéré » perd son privilège, il perd le rôle de norme qu'il a joué jusque là.

89 Cette normalisation de l'espace tropical est sensible dans un texte qu'Emmanuel de Martonne a publié en 1946 sous le titre « Géographie zonale. La géographie tropicale ».

Dans ce texte, l'auteur donne droit de cité à la géographie zonale, ce qui est fort tardif par rapport à l'ancienneté et à la vigueur du schème zonal dans la pensée occidentale ; et il impatronise cette légitimation scientifique du schème par la mobilisation du tropical. La nouveauté de la représentation que De Martonne met en place apparaît clairement si l'on compare son propos avec un texte qu'il a publié trente ans auparavant : dans cet article intitulé « Le climat facteur du relief » (1913), le monde tropical était qualifié d'« exotique », de « spécial », et il était déprécié, car « excessif » ; or ces trois termes disparaissent du lexique en 1946. Si De Martonne taxe encore ce monde tropical d'« original », il le construit alors comme relevant pleinement de l'« économie générale de notre planète » et source même des phénomènes climatiques à l'échelle de la terre. Certes De Martonne traite surtout de géographie physique, — son domaine de prédilection et où l'expression-clé d'« érosion normale », qui était de fait indexé sur les pays tempérés, disait bien ce qu'elle veut dire — ; mais il n'écarte pas de son raisonnement la géographie humaine, qui pourrait donc, elle aussi, se construire hors de la normalité tempérée.

Décentrer ou renverser le regard

- 90 Plusieurs documents archivistiques manifestent d'ailleurs que l'ethnocentrisme européen perd de sa légitimité dans cette période d'immédiat après guerre. Ainsi d'un échange épistolaire entre De Martonne et Jean Gottmann en début 1946, où De Martonne critique ouvertement l'ethnocentrisme et les apôtres de la normalité tempérée :

« Vous avez raison de demander 'Qu'est-ce que la normale ?' Mais il faudrait répondre 'La normale est ce que l'homme qui pose la question est habitué à voir'. Et pourquoi est-il difficile de 'maintenir aujourd'hui' que l'Europe est la normale. C'était aussi difficile hier et même il est sûr que l'Asie était plus peuplée que l'Europe au Moyen Age [...] Huntington... ? Taylor ?... [...] Je n'ai jamais pu prendre Huntington au sérieux. » (Archives Gottmann)

- 91 Cette pique renvoie au tropicalisme : l'auteur visé est Ellsworth Huntington, le géographe américain qui, depuis ses premières publications des années 1910 jusqu'aux années 1950, a expliqué que la valeur de la civilisation dépendait climat, attribuant à la variabilité du temps dans la « zone cyclonique » le développement des peuples supérieurs. Comme le montrent ses cartes, la zone cyclonique, qui détermine leur « énergie », c'est essentiellement la zone tempérée de l'hémisphère nord : une variante donc du tropicalisme, accompagnée en outre de racisme.
- 92 Dès les années trente des géographes tel Jean Dresch¹⁸ ont été des militants anti-colonialistes ; d'autres ont appelé à renverser le regard qui a été celui du rapport colonial : ainsi de Jacques Weulersse qui affirmait en 1946¹⁹ :

« Trop souvent... nous voyons la colonisation à travers des yeux métropolitains... Nous devrions faire l'inverse... [...] Nous devons l'approcher avec les yeux de Dehli ou de Dakar ou même plutôt avec ceux du village de brousse, les plantations... les usines... Ce renversement de perspective reflète... le changement du phénomène colonial lui-même. Aujourd'hui l'initiative est passée du colonisateur au colonial. »

Le développement

- 93 Enfin, parmi les représentations des Tropiques au Centre, il y a eu sa banalisation comme lieu de développement. C'est les intégrer non plus dans celui de la différenciation en milieux naturels et biologiques subsumé par le schème zonal mais dans le schème d'un

espace économique, celui de la modernisation, qui institue un espace homogène au plan planétaire. Dans la politique mondiale états-unienne de l'après guerre, le développement est devenu mot d'ordre pour une intervention globale et en particulier pour les programmes d'aide technique et économique aux « territoires dépendants ». Formulés par le président Truman et par ses conseillers, ils ont été soutenus notamment par des géographes tel Bowman et les experts réunis au sein de l'Office of Strategic Service (OSS) durant la guerre, tel Lawrence Martin (Smith, 2003).

- 94 On l'a vu, nombre des participants aux congrès de géographie d'après guerre signalent cet horizon d'action qui s'intègre bien, d'ailleurs, dans la géographie appliquée pour laquelle ils militent alors : dès le congrès de Washington, leurs rapports sur la géographie dans les tropiques sont tous pleins des programmes commandités par des organisations nationales qui ont été montées durant cette nouvelle guerre mondiale (certaines avaient été créées dès les années trente mais elles avaient végété, et les géographes n'avaient que peu contribué à ces recherches appliquées comparativement à d'autres scientifiques tels les naturalistes, cf. Bonneuil, 2000).
- 95 Parmi eux, le géographe britannique Steel qui, dans les congrès, s'est souvent distancié de la voie tropicaliste, tout en se référant durablement au monde des Tropiques. Il soulignait par exemple à Lisbonne que les problèmes qu'il étudiait, et ceux que les administrations coloniales rencontraient, étaient pour une grande part des problèmes universels, celle de l'urbanisation par exemple. Mais, en 1964, à côté de sa critique de la géographie tropicale à la Gourou (celui-ci étant visé explicitement), il affirme l'existence d'une école comprenant tous les auteurs rassemblés dans son livre et qui aligne l'espace tropical sur le reste du monde :
- « la géographie des tropiques' n'implique rien d'autre que l'étude par les géographes des aires tropicales, selon des approches et des méthodes généralement similaires à celles utilisées pour l'étude de toute autre partie du monde. » [‘the geography of the tropics’ implies no more – and no less – that the study by geographers of tropical area, adopting, in general, similar approaches and methods to those used in the studies of any other part of the world.] (Steel, 1964, p. 2)
- 96 Ces auteurs rassemblés dans *Geography and the tropics* sont pour l'essentiel issus du département de géographie de Liverpool, où Steel a implanté de longue date des études portant sur le développement de pays de l'Empire britannique puis du monde entier. C'est donc dans cette ancienne métropole impériale typique que Steel marque son engagement dans cette discipline modernisatrice, la géographie du développement, que Marcus Power et James D. Sidaway (2004) ont présentée comme un déplacement, assez tardif (vers la fin des années 1960), de la géographie tropicale (des géographes britanniques radicaux tel Keith Buchanan s'orientant quant à eux vers la notion de Tiers Monde développée en France et vers les théories de la dépendance).

Tropicalité militante

- 97 La tropicalité a été aussi « militante », selon l'expression de Daniel Clayton (2012) : les peuples colonisés ont de leur côté reconfiguré l'espace tropical par l'action (la guerre, la menée révolutionnaire) ou par la voix de militants anti-colonialistes. Dans un article consacré à la lutte subversive des victimes de la colonisation (les « tropicalisés » eux-mêmes) il souligne que la tropicality n'est pas une affaire de la seule critique postcoloniale : les tropiques ont été reconfigurés entre les années 1940 et 1970 par des discours et des pratiques contre-hégémoniques, en particulier par la mobilisation

matérielle et symbolique du terrain tropical dans la guérilla. En Amérique latine, au Vietnam, la montagne tropicale ou la jungle devenait ressource.

- 98 S'agissant du domaine culturel, D. Clayton souligne en particulier le rôle du poète surréaliste Aimé Césaire, qui est emblématique d'une lutte contre la stigmatisation et la dépossession des colonisés. Sa revue *Tropiques*, qu'il a créée en Martinique en 1941, a été une plateforme contre l'aliénation coloniale et un appel à la construction d'une identité propre par la subversion des valeurs associées à un espace en fait dénaturé par le discours colonial. Dans son *Discours sur le colonialisme* (1955), en militant politique, il dénonçait radicalement le tropicalisme diffus des auteurs français, qu'ils soient écrivains, philosophes ou spécialistes de sciences humaines et sociales, qui restaient selon lui, quelle que soit leur éventuelle bonne foi, des « chiens de garde du colonialisme » (Césaire, 1955, p. 39) ; — et de citer parmi eux en particulier Gourou :

« De Gourou, son livre : *Les pays tropicaux*, où, parmi des vues justes, la thèse fondamentale s'exprime partielle, irrecevable, qu'il n'y a jamais eu de grande civilisation tropicale, qu'il n'y a eu de civilisation grande que de pays tempéré, que, dans tout pays tropical, le germe de la civilisation vient et ne peut venir que d'un ailleurs extra-tropical et que sur les pays tropicaux pèse, à défaut de la malédiction biologique des racistes, du moins, et avec les mêmes conséquences, une non moins efficace malédiction géographique. » (Césaire, 1955, p. 39-40)

Le Brésil comme lieu d'émergence inter-nationale du tropical : un espace-chimère

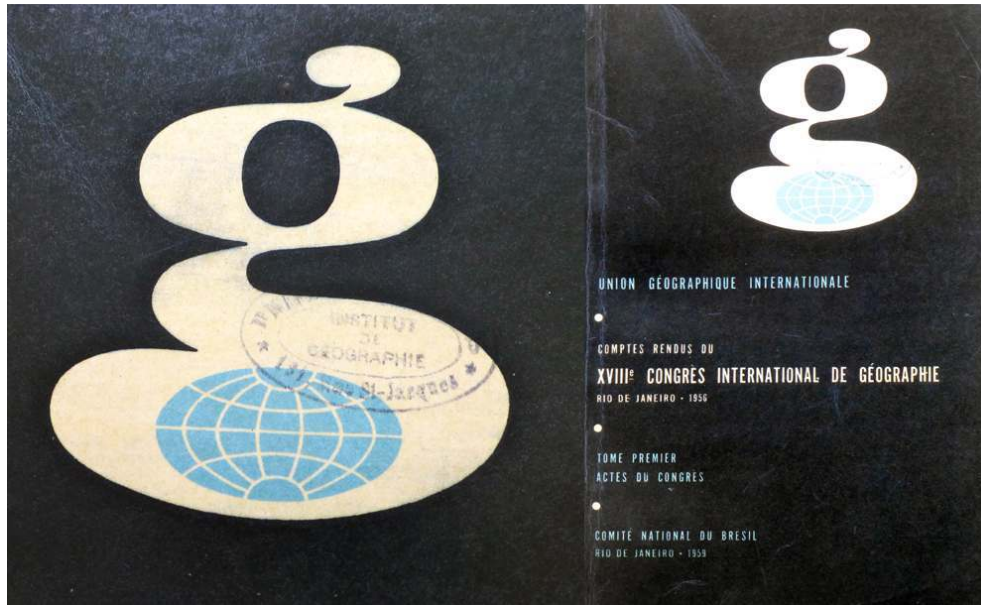
- 99 Dans ces reconfigurations variées et parfois contradictoires des tropiques dans la géographie des années quarante-soixante, des villes de congrès comme Rio de Janeiro et Londres/Liverpool sont des hauts lieux, lieu d'émergence pour Rio (1956), de dissolution pour Liverpool (1964).
- 100 Pour le congrès tenu au Brésil, sur lequel on se concentrera ici, on esquissera trois aspects des spatialités de cette rencontre internationale de géographes : les vertus de la rencontre collective in situ ; la constitution du pays d'accueil en un espace complexe constitué par des espaces pleins de sens pour tous les participants, mais hétérogènes ; l'emprunt au pays même de représentations variées (tropical et développement), et peut-être de représentations sinon du tropical contre-hégémonique du moins de représentations autochtones de la tropicalité.
- 101 Mais ces hypothèses devraient être approfondies par une recherche plus exhaustive sur les documents publiés, sur les archives des congrès et sur les réactions personnelles des participants.

La légitimation par la rencontre sur les lieux

- 102 La fréquentation commune des lieux (Rio de Janeiro, la capitale²⁰, et son Ecole navale, siège du congrès ; le Brésil entier, lors de la dizaine d'excursions proposées avant ou après le congrès), autorise sans aucun doute l'homologation d'un espace tropical par la communauté internationale des géographes qui se réunissent en 1956 [fig. 4]. Être sur place, en face à face, in situ avec les autochtones, est une condition de possibilité de la reconfiguration des espaces qui s'y produit. La rencontre en ce lieu suppose en effet la reconnaissance de la légitimité des collègues organisateurs, ce qui a été admis en 1952 lors de l'acceptation officielle de l'invitation faite par les Brésiliens pour le prochain congrès²¹, et l'affluence ratifie la légitimité de ce choix, tandis que la discussion sur place et la pratique d'excursions sous la direction des géographes du pays suppose le partage du

regard sur un espace et un échange confiant de diagnostics. Présents dans les discours officiels d'ouverture et de clôture du congrès, toutes ces idées figurent aussi en filigrane dans divers comptes rendus d'après congrès et dans les préparatifs diplomatiques de la réunion.

Figure 4 – Couverture des comptes rendus et logo du congrès international de géographie de Rio de Janeiro (1956)



- 103 Comme l'expriment les propos de Maximilien Sorre mis en exergue de cette partie, la vision collective du territoire brésilien a fourni comme un certificat d'authenticité de sa propre géographie. En effet, le géographe français reprend pour le dire la formule classique que Vidal de la Blache associe au concept de connexité géographique : l'enchaînement des phénomènes en un lieu. Si l'on suit toujours le texte de Sorre, le congrès a normalisé les tropiques en impatronisant « le monde tropical comme une grande entité géographique dont tous les caractères s'enchaînent » : il l'insère ici dans le schème zonal et, ce faisant, c'est aussi De Martonne que Sorre retrouve.
- 104 L'expression de la parité que l'espace brésilien a acquise avec les autres espaces planétaires par sa fréquentation de visu et in situ (« in the field », « on the ground », disent des comptes rendus d'anglophones), se retrouve dans les discours officiels.
- 105 C'est en particulier le cas des discours brésiliens, imprégnés de comtisme, qui récapitulent tous le enjeux de ces congrès internationaux de géographes avant de spécifier ce sur quoi le Brésil apporte du nouveau. Le président du comité d'organisation, Jurandyr Pires Ferreira, rappelle ainsi dans son discours de bienvenue combien les échanges culturels permis par ces rencontres sont bénéfiques à la science ; il estime en outre que l'examen commun des problèmes géographiques propres à chaque région du monde est une condition nécessaire à la production d'une connaissance géographique universelle, et il félicite l'UGI de son action. C'est alors qu'il spécifie l'apport du Brésil, sa tropicalité, et c'est ici, dès ce premier discours, que la teneur tropicale est donnée au congrès.
- 106 A la tribune, le président de la République Juscelino Kubitschek de Oliveira reprend ces différents thèmes et il insiste sur le fait que cette rencontre internationale est une

reconnaissance de la maturité atteinte par la science géographique brésilienne. Enfin, faisant écho au programme 'tropicalisant' annoncé précédemment, il articule la vitalité de la géographie (discipline) brésilienne avec la géographie (qualité même des lieux) du Brésil :

« Notre géographie par elle-même expliquerait notre vif intérêt pour les études géographiques, quand bien même celles-ci ne constitueraient pas une des grandes branches contemporaines du savoir universel. » [Nossa geografia por si mesma explicaria o nosso vivo interesse pelos estudos geográficos, se êstes não constituíssem um dos grandes ramos hodiernos no saber universal.] (Actes, 1959, p. 155)

- 107 En conclusion du congrès, le secrétaire général du comité d'organisation, O'Reilly Sternberg, se réjouit de l'affluence à ce congrès qui a été centré sur « les problèmes de cette grande entité géographique, le monde des tropiques » [the problems of that great geographical entity, the world of the tropics] (Actes, 1959, p. 168).
- 108 A la fin du congrès, les discours conclusifs des officiels de l'UGI insistent sur l'excellence de la communauté géographique du Brésil incarnée dans son Comité national et par son comité d'organisation, et tout se passe comme si, par métonymie, la légitimité des uns (les géographes brésiliens) rejaillissait sur la légitimité de l'autre (le territoire brésilien).

Plusieurs mondes signifiants

- 109 Mais la configuration des représentations spatiales que les congressistes ont du Brésil lors de ce congrès mérite l'analyse. Le président de l'UGI, Dudley Stamp, félicite ainsi les organisateurs de la totale réussite de ce congrès qu'il place sous le signe de la 'première' :
- « C'est le premier Congrès international de géographie qui se tient dans l'Hémisphère Sud, le premier dans les tropiques, le premier en Amérique latine et le premier au Brésil » [this is the first International Geographical Congress to be held in the Southern Hemispher, the first in the tropics, the first in Latin America and the first in Brazil.] (Actes, 1959, p. 156)
- 110 Pour le secrétaire général du Comité d'organisation, le Brésil, c'est
- « la plus significative des greffes en basse latitude de ce que l'on appelle la civilisation occidentale » [The most significant low latitude transplant of what is known as western civilization] (Actes, 1959, p. 168)
- 111 Quant à eux, les géographes états-uniens situent le Brésil dans leur domaine propre, le Western Hemisphere²². Enfin, selon la presse, les Soviétiques (présents pour la première fois) estiment que « O Brasil pode e deve ser precursor da ciencia tropical » [le Brésil peut être le précurseur de la science tropicale] (Correio da Manhã, Rio de Janeiro, 19 Set. 1956²³).
- 112 Le Brésil est donc bien, pour la plupart des groupes de participants, « de leur monde », chacun de ces mondes étant différent de celui du voisin, mais occidental (et indépendant de longue date, ce qui n'est pas dit). Il est admis dans un espace commun. Les géographes réunis à Rio constituent le Brésil en un espace-chimère, composé d'espaces légitimes hétérogènes. Ils ont aussi authentifié sur place sa teneur « tropicale » revendiquée localement par les géographes et par les plus hautes autorités du Brésil. Peut-être même faut-il voir dans cette coalescence le rôle d'intellectuels brésiliens, tel le sociologue Gilberto Freyre, bien connu internationalement à l'époque²⁴, et dont David Arnold (1996, p. 161-162), qui cite notamment son livre de 1959, *New World in the Tropics : the Culture of Modern Brasil*, a souligné la forte contribution à la défense d'une tropicalité positive.

- 113 Relevant de plusieurs espaces mentaux légitimes, le Brésil a pu constituer un catalyseur, — un espace suffisamment hybride pour servir de lieu d'une coproduction de cet espace symbolique « espace tropical » tout court qui est la marque de ce congrès.
- 114 Dans ce contexte intégrateur, sinon normalisateur, plusieurs pays nouveaux entrent à l'UGI en 1956, dont plusieurs ex-colonies et des territoires africains encore dépendants qui sont inscrits dans le nouveau statut de « membres associés » créé à Rio : l'Afrique occidentale française, le Kenya, le Nigeria, l'Ouganda, le Soudan.
- 115 On a tenté de mobiliser autour de l'activité des congrès internationaux de géographie des outils de l'analyse spatiale des sciences en voyant cette organisation qui s'est développée depuis la fin du XIXe siècle comme l'une de celles par laquelle les géographes se sont proposé, au-delà du cadre national/impérial, de conduire une représentation collective du monde contemporain. On s'est demandé comment s'est effectué, dans ce cadre, avec des moyens d'observation et de transport des informations changeants, la construction d'un réseau d'analyse à visée planétaire et la mobilisation de données locales. Parmi les directions de recherche suggérées par les auteurs qui ont été pionniers de ce champ, on a insisté sur la détection des lieux, à différentes échelles, où se faisait ce travail de production internationale de savoir géographique. Dans les espaces de travail que constituent les différents lieux de rencontre internationaux (les villes et les pays de congrès), on a compris les pays d'origine des congressistes et des membres officiels de l'organisation. Parmi les espaces d'échelle supérieure on a évoqué le rôle de certains des espaces spécifiques de la collecte et de la production des savoirs géographiques, et particulièrement le terrain, auquel contribue l'organisation itinérante des congrès, qui ouvre aux géographes une pratique 'sur le motif' de leur matériau de recherche, et auquel les excursions offrent l'expérience d'une observation collective.
- 116 On a insisté sur plusieurs formes des espaces mentaux qui ont été mobilisés et co-construits au cours des congrès internationaux. Le cas des Tropiques est emblématique de l'imbrication des divers genres d'espaces mentaux qui nourrissent de fait la production de savoir géographique. Tour à tour « autre » dans le schème colonial, « normalisé » dans le schème zonal, « invalidé » dans l'espace homogène de la modernisation économique, l'espace tropical travaillé par les géographes réunis dans les congrès internationaux est inscrit dans des espaces mentaux d'ordre divers. Ils sont d'abord inscrits dans le méta-espace terrestre (le « tout terrestre » de certains géographes et de la géographie générale), des représentations de la terre qui configurent le projet des géographes : l'espace totalement exploré ou « fini » des années 1870, celui, « mondial » du tournant des XIXe-XXe siècles, celui, « trop-plein » des années trente, enfin le « système-monde » contemporain. A plus grande échelle, ils relèvent aussi de schèmes proprement géographiques tel le schème zonal ou climatique, ou bien le schème continental, ou encore le schème hémisphérique qui peuvent (comme le tout terrestre) relever d'une construction savante. Mais ces espaces mentaux relèvent aussi de représentations idéologiques plus communes, induites fortement, durant la période envisagée, par le colonialisme ou par l'impérialisme.
- 117 En situation de collaboration internationale, ces représentations communes sont pour partie partagées, pour partie antagoniques, selon le moment. Aussi les espaces de travail des congrès sont-ils régulés — l'espace mondial est ainsi idéalement dépolitisé, technicisé, ou standardisé. Parfois, les régulations explosent sous le coup de la réalité géopolitique. Si les lieux de congrès se ressemblent : ils constituent des espaces de travail comparables dans la durée (régis notamment par des lois spatiales telle la loi de gravité et par des

relations centre-périphérie durables), s'ils ont évolué dans le temps, certains lieux de congrès ont eu une vertu propre de condensation de savoir nouveaux. Ceux-ci ont alors été autrement formatés par l'interférence des espaces mentaux qui y ont été activés. Non que le génie des lieux s'y soit déployé librement, comme par magie. Mais parce que les espaces matériels et mentaux qui s'y sont conjugués ont non seulement fait sens pour les participants au congrès, mais ont produit une émergence, dans une certaine conjoncture spatio-temporelle de légitimité et de confiance entre les individus et groupes présents ou représentés, qui pouvait signifier une normalisation ou une exclusion pour d'autres.

BIBLIOGRAPHIE

- Agnew John A., Livingstone David N. (eds), 2011, *Geographical Knowledge*, The Sage Handbook.
- Arnold David, 1996, « Inventing tropicality », in : Arnold David (éd.), *The Problem of Nature : Environment, Culture and European Expansion*, Oxford, Blackwell, p. 141-168.
- Arrault Jean-Baptiste, 2007, *Penser à l'échelle du Monde. Histoire conceptuelle de la mondialisation en géographie (fin du XIXe siècle/entre-deux-guerres)*, Thèse de doctorat, Université de Paris I. [<http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00261467>].
- Besse Jean-Marc, 2004, « Le lieu en histoire des sciences. Hypothèses pour une approche spatiale du savoir géographique au XVIe siècle », *MEFRIM*, t. 116, 2, p. 401-422.
- Bonneuil Christophe, 2000, « Development as experiment : Science and State building in late colonial and postcolonial Africa, 1930-1970 », *Osiris*, 15, p. 258-281.
- Bowd Gavin, Clayton Daniel, 2005, « French tropical geographies: Editor's introduction », *Singapore Journal of Tropical Geography*, 26 (3), p. 271-288.
- Bowman Isaiah, 1931, *The Pioneer Fringe*, New York, American Geographical Society.
- Bowman Isaiah, 1934, « Pioneer Settlement », in : *Comptes rendus du Congrès international de géographie*. Paris 1931, Paris, Armand Colin, t. III, p. 279-280.
- Bruneau Michel, 1989, « Les géographes et la tropicalité : De la géographie coloniale à la géographie tropicale et ses dérives », in : Bruneau Michel, Dory Daniel (dir.), *Les enjeux de la tropicalité*, Paris, Masson, p. 67-81.
- Césaire Aimé, 1955, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Editions Présence africaine éd. 2011).
- Clayton Daniel, 2012, « Militant tropicality : war, revolution and the reconfiguration of the 'tropics' c. 1940-c. 1975' », *Transactions of the Institute of British Geographers*, 10.1111/j.1475-5661.2012.00510.x
- Clayton Daniel, Bowd Gavin, 2006, « Geography, tropicality and postcolonialism : Anglophone and francophone readings of the work of Pierre Gourou », *L'Espace géographique*, 35 (3), p. 208-221.
- Collignon Béatrice, 1996a, « Les commissions, 'l'organe le plus important de l'UGI' », in : Marie-Claire Robic, Anne-Marie Briend, Mechthild Rössler (dir.), *Géographes face au monde. L'Union géographique internationale et les congrès internationaux de géographie*, Paris, Montréal, L'Harmattan, p. 117-146.

- Collignon Béatrice, 1996, « Congrès et conférences régionales » in : Marie-Claire Robic, Anne-Marie Briend, Mechtild Rössler (dir.), *Géographes face au monde. L'Union géographique internationale et les congrès internationaux de géographie*, Paris, Montréal, L'Harmattan, p. 87-116.
- Comptes rendus du congrès international de géographie, Amsterdam 1938, 12. Rapports, 1938, Leiden, E.J.Brill.
- Comptes rendus du congrès des sciences géographiques, cosmographiques et commerciales, tenu à Anvers du 14 au 22 août 1871, Anvers, 1872, vol. 1.
- Desrosières Alain, 2000, « L'histoire de la statistique comme genre : style d'écriture et usages sociaux », *Genèses*, 39, juin 2000, p. 121-137.
- Driver Félix, Yeoh Brenda, 2000, « Constructing the Tropics : Introduction », *Singapore Journal of Tropical Geography* 21 (1), p. 1-5.
- Dubois Jean-Jacques, 1972, « Essai sur les professions des membres des congrès », in : Pinchemel Philippe (dir.), *La géographie à travers un siècle de Congrès internationaux*, Caen, UGI, p. 50-53.
- Feuerhahn Wolf, Rabault-Feuerhahn Pascale, 2010, « Présentation : la science à l'échelle internationale », *Revue germanique internationale*, 12 [La fabrique internationale de la science. Les congrès scientifiques de 1865 à 1945], p. 5-15.
- « Géographie/Anticolonialisme. Jean Dresch », 1978, *Hérodote*, 11.
- Fosberg F.R., Garnier B.J., Kücher A.W., 1961, « Delimitation of the Humid Tropics », *The Geographical Review*, LI (3), p. 333-347.
- Gourou Pierre, 1947, *Les Pays tropicaux. Principes d'une géographie humaine et économique*, Paris, PUF [The Tropical World (1953)].
- Gourou Pierre, 1977, « Jacques Weulersse, 1905-1946 », *Geographers. Biobibliographical studies*, Mansell, p. 107-112.
- Hamelin Louis, 1979, « Géographies canadienne et mondiale », *Actes du congrès. 22^e Congrès international de géographie, 1972, Montréal, Ottawa, Alphotex.*
- Harris Chauncy, Mechtild Rössler, 1996, « 'On political issues...' Chauncy Harris interviewed by Mechtild Rössler », in : Robic Marie-Claire, Briend Anne-Marie, Rössler Mechtild (dir.), p. 291-304.
- Harris Steven J., 1998, « Long-distance corporations, big sciences, and the geography of knowledge », *Configurations*, 6, p. 269-304.
- Heffernan Michaël, 2011, « Learned Societies », in : Agnew John A., Livingstone David N. (eds), *Geographical Knowledge, The Sage Handbook*, p. 111-125.
- Heffernan Michaël, 2011, « La mise en ordre du Sud : la carte de l'Amérique espagnole par l'American Geographical Society », in : Blais Hélène, Deprest Florence, Singaravelou Pierre (dir.), *Territoires impériaux. Une histoire spatiale du fait colonial*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 141-167.
- Jacob Christian (dir.), 2007, *Lieux de savoir. 1. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel.
- Kish George, 1972, « The participants », in : Pinchemel Philippe (dir.), op. cit., p. 35-53.
- Laurière Christine, 2010, « La discipline s'acquiert en s'internationalisant. L'exemple des congrès internationaux des américanistes (1875-1947) », *Revue germanique internationale*, 2010, 12, p. 69-90.

- Leclerc Jacques, 1989, « Amsterdam 1938, un tropique bien blanc, sinon rien », in : Bruneau Michel, Dory Daniel (dir.), *Les enjeux de la tropicalité*, Paris, Masson, p. 91-97.
- Livingstone David N., 1992, *The Geographical Tradition*, Oxford, UK-Cambridge, USA, Blackwell.
- Livingstone David N., 1995, « The spaces of knowledge : contributions toward a historical geography of science », *Environment and Planning. Society and space*, p. 13-42.
- Livingstone David N., 2000, « Tropical hermeneutics : Fragments for a historical narrative », *Singapore Journal of Tropical Geography*, 21(1), p. 92-98.
- Livingstone David N., 2003, *Putting science in its place. Geographies of scientific knowledge*, Chicago, University of Chicago Press.
- Livingstone David N., Withers Charles W.J. (ed.), 2011, *Geography of Nineteenth-Century Science*, University of Chicago Press.
- Martonne Emmanuel (De), 1905, « Le VIII^e Congrès international de géographie (Washington, 1904) et sa grande excursion dans l'Ouest et au Mexique », *Annales de géographie*, p. 1-22.
- Martonne Emmanuel (De), 1913, « Le climat facteur du relief », *Scientia* 13, p. 338-355.
- Martonne Emmanuel (De), 1946, « Géographie zonale. La zone tropicale », *Annales de géographie*, p. 1-18.
- Pearson A., Heffernan Michaël, 2009, « The American Geographical Society's Map of Hispanic America : Million scale mapping between the war », *Imago Mundi*, 61, p. 1-29.
- Pinchemel Philippe (dir.), 1972, *La géographie à travers un siècle de Congrès internationaux*, Caen, UGI.
- Power Marcus, Sidaway James D., 2004, « The Degeneration of Tropical Geography », *Annals of the Association of American Geographers*, 94 (3), p. 585-601.
- Prochasson Christophe, 1989, « Les Congrès : lieux de l'échange intellectuel. Introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 7, p. 5-8.
- Pumain Denise, 1972, « Essai sur les effets de localisation des congrès », in : Philippe Pinchemel (éd.), *op. cit.*, p. 192-194.
- Rabault-Feuerhahn Pascale, 2010, « 'Les grandes assises de l'orientalisme'. La question interculturelle dans les congrès internationaux des orientalistes (1973-1912) », *Revue germanique internationale*, 12, p. 47-69.
- Rasmussen Anne, 1995, *L'internationale scientifique (1890-1914)*, Paris, Thèse EHESS, 2 vol.
- Report of the 6th international geographical congress held in London, 1895, Ed. by the secretaries, 1896, London, John Murray.
- Robic Marie-Claire, Briend Anne-Marie, Rössler Mechthild (dir.), 1996, *Géographes face au monde. L'Union géographique internationale et les congrès internationaux de géographie*, Paris, Montréal, L'Harmattan.
- Robic Marie-Claire, 2006, « A crise dos anos trinta e a emergência de novos temas na geografia », in : Angotti-Salgueiro H. (org.), *Pierre Monbeig e a geografia humana brasileira : a dinâmica da transformação*, São Paulo, EDUSC, IEB, FAPESP, p. 37-55.
- Robic Marie-Claire, 2008, « Tropicalisme, zonalité, géographie tropicale », in : Hélène Velasco-Graciet (dir.), *Les tropiques des géographes*, Bordeaux, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, p. 47-62.

Robic Marie-Claire, 2009, « La crise des années trente et la tension vers l'expertise géographique : expériences françaises et internationales. Une nouvelle frontière ? », *Confins*, n° 5, [<http://confins.revues.org/5652>] (version modifiée de Robic, 2006).

Robic Marie-Claire, 2010, « A propos de transferts culturels. Les congrès internationaux de géographie et leurs spatialités », *Revue germanique internationale*, 12, p. 33-45.

Smith Neil, 2003, *American Empire. Roosevelt's geographer and the prelude to globalization*, University of California Press.

Said Edward W., 1978, *Orientalism*, London.

Schroeder-Gudehus Brigitte, 1986, « Pas de Locarno pour la science. La coopération scientifique internationale et la politique étrangère des Etats pendant l'entre-deux-guerres », *Relations internationales*, 46, p. 173-194.

Sorre Maximilien, 1957, « Le Congrès international de géographie de Rio de Janeiro », *Annales de géographie*, p. 1-4.

Steel Robert W., 1964, « Geographers and the tropics », in : Steel Robert W., Mansell Prothero R. (eds), *Geography and the Tropics : Liverpool Essays*, London, Longman, p. 1-29.

Théry Hervé, 1989, « Le Brésil est-il un pays tropical ? », in : Michel Bruneau, Daniel Dory (dir.), *Les enjeux de la tropicalité*, Paris, Masson, p. 58-64.

Velasco-Graciet Hélène (dir.), 2008, *Les tropiques des géographes*, Bordeaux, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.

Vidal de la Blache Paul, 1910, « La carte internationale du monde au millionième », *Annales de géographie*, p. 1-7.

Volle Dominique, 1996a, « La carte des Etats : vers la couverture du monde ? », in : Robic Marie-Claire, Briend Anne-Marie, Rössler Mechtild (dir.), op. cit., (p. 41-62).

Volle Dominique, 1996b, « L'universalité et ses limites », in : Robic Marie-Claire, Briend Anne-Marie, Rössler Mechtild (dir.), op. cit., (p. 63-86).

UGI, 1959, *Comptes rendus du XVIII^e Congrès international de géographie*, Rio de Janeiro, 1956, t. 1 Actes du Congrès, Rio de Janeiro, Comité National du Brésil.

Withers Charles W.J., 2007, *Placing the Enlightenment : Thinking Geographically about the Age of Reason*, University of Chicago Press, Chicago&London.

ANNEXES

Sources archivistiques

Fonds Gottmann : Département des Cartes et Plans, Bibliothèque nationale de France. Lettre manuscrite d'Emmanuel de Martonne à Jean Gottmann (6 septembre 1946). (je remercie Emmanuel Fabre de me l'avoir fait connaître).

Carnets de Vidal de la Blache : Archives de la bibliothèque du Centre de géographie, Institut de géographie (Paris, 191 rue Saint-Jacques)

National Academy of Science, Washington.

NOTES

1. Cet article reprend des études déjà publiées sur ce thème de la spatialités des savoirs, notamment un article d'un numéro de la *Revue germanique internationale* consacré aux transferts culturels liés aux congrès internationaux (Robic, 2010) et un article publié dans le livre dirigé par Hélène Velascot-Graciet consacré aux « tropiques des géographes » (Robic, 2008).
2. L'étude s'appuie sur des recherches antérieures relatives aux congrès internationaux de géographie et à l'Union géographique internationale : Marie-Claire Robic, Anne-Marie Briend, Mechtild Rössler (dir.), 1996 ; et, centré sur la période 1871-1972 : Philippe Pinchemel (dir.), 1972 ; voir aussi Brigitte Schroeder-Gudehus, 1978.
3. Cf. les propos de savants allemands (années 1890), cités par Wolf Feuerhahn et Pascale Rabault-Feuerhahn (2010), qui visent la promotion d'une *Grosswissenschaft*, une science « à l'échelle industrielle ».
4. On travaillera ici surtout sur la période 1871-1996 et, pour la question de la tropicalité, sur la période 1871-1972. On privilégiera la référence à des géographes français, pour illustrer certains points.
5. Travaillant sur la période moderne (XVIe-XVIIe siècles), il y comprend astronomie, cartographie, géographie mathématique et ethnographique, histoire naturelle, météorologie, navigation...). L'expression de « big science » désigne pour le XXe et le XXIe siècles des champs comme la physique, qui mobilisent des ressources financières énormes et reposent sur des programmes de recherche articulant des laboratoires gigantesques et des équipes implantées dans le monde entier.
6. « Mondialiser », « mondialiste » apparaîtraient dans les années 1930, « mondialisation » et « globalization » dans les années 1980 (avec des hapax, éventuellement très antérieurs).
7. Ces expositions ou la visite des musées ethnographiques sont aussi essentiels dans les premiers congrès internationaux des orientalistes et des américanistes (Rabault-Feuerhahn, 2010 ; Laurière, 2010).
8. Source : Archives américaines consultées par Mechtild Rössler (NAS).
9. A l'instar du Conseil international de recherches, créé à la fin de la Première Guerre mondiale sous l'égide des Académies des sciences des pays alliés, devenu Conseil international des unions scientifiques en 1931 (connu aujourd'hui par son acronyme anglais, ICSU), auquel l'UGI est affilié. La création d'une Union mondiale des sociétés de géographie avait été souhaitée au congrès de Rome (1913).
10. « [...] we need to understand the tropics as a conceptual, and not just a physical space. [...] The tropics existed only in mental juxtaposition to something else — the perceived normality of the temperate lands. » (Arnold, 1996, p. 142-143).
11. Cf. par exemple Livingstone, 1992, chapitre 7, sur la prégnance dans le monde anglophone de cette « économie morale du climat ».
12. Ils y sont particulièrement nombreux : s'il y a 32 délégués néerlandais sur 179 délégués officiels soit environ un sixième, un tiers des 72 communications présentées dans cette section provient des Pays-Bas (Leclerc, 1989).
13. Les Français, les Britanniques et les Etats-Uniens sont plutôt sous-représentés dans cette section relativement à leur présence au congrès (Ibid.).
14. Le rapport a été lu par Robert Perret. Dresch ne pouvait pas participer au congrès de Washington car il était membre du parti communiste français.
15. Je remercie vivement Luisa Simões pour son aide et ses traductions de textes du congrès de Rio de Janeiro.

16. Selon cet article, l'UNESCO a organisé une conférence à Candy (Ceylan) en mars 1956 pour définir son projet de programme de recherche sur les tropiques humides. Au cours de cette réunion, les scientifiques présents ont développé des vues très disparates sur les facteurs à prendre en compte. Un botaniste, Fosberg, de l'US Geological Survey a proposé d'établir une carte à petite échelle et Küchler, professeur de géographie à l'Université de Kansas, a été recruté pour ce faire. Au même moment, du côté de l'UGI, P. Garnier, directeur du département de géographie à Ibadan (Nigeria), entreprenait un travail comparable fondé sur des données météorologiques. L'article compare ces deux cartes et détaille les méthodes utilisées.

17. T.Hills dirige toutefois une bibliographie collective sur le sujet en 1960.

18. Voir le numéro d'Hérodote, 1978, consacré à J. Dresch.

19. Témoignage de Pierre Gourou (1977) dans sa notice biobibliographique sur Weulersse, p. 109.

20. Sous la présidence de Kubitschek (qui a honoré le congrès de sa présence), Brasilia était lancée mais en 1956 elle n'était pas devenue la capitale fédérale.

21. Le choix de cette localisation a été discuté dès l'immédiat après guerre, lorsqu'il s'est agi de renouer avec les congrès internationaux de l'UGI et de choisir un lieu de congrès acceptable pour toutes les parties. Dès les années 1945-46, les Alliés se sont ainsi concertés pour décider du prochain pays d'accueil et De Martonne, alors président de l'UGI, a dû mettre au vote les villes de Lisbonne (choisie en 1938), du Caire et de Rio de Janeiro (cf. archives américaines recueillies par Mechtild Rössler, NAS).

22. Ainsi, parmi les géographes américains consultés en 1946, Preston James aurait opté pour Rio, n'était la concurrence géographique que produirait ce choix : « Rio is one of the most active geographical center, outside of the United States, in the western hemisphere » (Archives US collectées par M. Rössler, NAS). Le compte rendu du congrès de Washington dit aussi que nombre de participants du 4^e Congrès panaméricain d'histoire et de géographie, ces représentants du « western hemisphere », se sont joints au CIG.

23. Source : Archives privées de H. Sternberg, M. Rössler, 1991, Berkeley.

24. Gilberto Freyre sera aussi cité pour ses vues sur le lusotropicalisme par le président de l'UGI, Carl Troll, lors du congrès international de Londres (1964). Sur les paradoxes et les ambiguïtés de la tropicalité du Brésil voir aussi Théry (1989).

RÉSUMÉS

L'article applique aux congrès internationaux de géographie, qui se tiennent depuis 1871, une méthode d'analyse centrée sur l'inscription spatiale des savoirs. L'Auteure considère ces congrès comme une super-organisation spatiale de savoir spatial dont l'objectif était, au-delà du cadre national/impérial, de conduire une représentation collective du monde contemporain. Elle discute d'abord de l'universalité de l'espace concerné par ses travaux et des rapports entre les centres et les périphéries qui le constituent. Prenant l'exemple des Tropiques, elle examine ensuite comment certains espaces mentaux ont été mobilisés et coconstruits par ces congrès (par des discours, des débats, des excursions de terrain, par l'organisation de commissions de recherche spécialisées, etc.), et les effets de lieu qui ont pu configurer ces espaces selon la localisation des congrès, les schèmes et découpages du monde concurrents, et la conjoncture géopolitique.

O artigo aplica aos congressos internacionais de geografia, que ocorrem a partir de 1871, um método de análise centrado na inscrição espacial dos saberes. A autora considera os congressos como uma super-organização espacial do saber espacial cujo objetivo era, para além do marco nacional/imperial, o de conduzir uma representação coletiva do mundo contemporâneo. Ela discute primeiramente a universalidade do espaço abrangido por seus trabalhos e as relações entre os centros e as periferias que o constituem. Tomando o exemplo dos Trópicos, ela examina em seguida como alguns espaços mentais foram mobilizados e coconstruídos por esses congressos (pelos discursos, os debates, as excursões de campo, pela organização de comissões da pesquisa especializadas, etc.), e os efeitos de lugar que puderam configurar esses espaços segundo a localização dos congressos, os esquemas e divisões de mundo concorrentes, e a conjuntura geopolítica.

El artículo aplica a los congresos internacionales de geografía, que ocurren a partir de 1871, un método de análisis centrado en la inscripción espacial de los saberes. La autora considera estos congresos como una súper-organización espacial de saber espacial cuyo objetivo es, más allá del marco nacional/imperial, el de conducir una representación colectiva del mundo contemporáneo. La autora discute en primer lugar la universalidad del espacio abarcado por sus trabajos y las relaciones entre los centros y las periferias que lo constituyen. Tomando el ejemplo de los trópicos, ella examina en seguida como ciertos espacios mentales fueron movilizados y co-construidos por estos congresos (por los discursos, debates, excursiones de campo, por la organización de comisiones de investigación especializadas, etc.), y los efectos de lugar que pudieron configurar estos espacios según la localización de los congresos, los esquemas y las divisiones del mundo antagónicas, y la coyuntura geopolítica.

The article applies to international geographical congresses, which have been held since 1871, a method of analysis centred upon the spatial inscription of knowledges. The Author considers these congresses to be a spatial super-organisation of spatial knowledge whose aim was, beyond the strictly national/imperial frame, to lead a collective representation of the contemporary world. She firstly discusses the universality of the space dealt with in its deliberations and the relations between centres and peripheries which constitute it. Taking as an example the Tropics, she then examines how certain mental spaces have been mobilised and co-constructed by these congresses (through speeches, debates, excursions in the field, the organisation of specialised research commissions, etc.), and the effects of place which have been able to configure these spaces according to the location of the congresses, the competing schemas and drawing of geographical entities, and the geopolitical situation.

Der Artikel befasst sich mit den Internationale Geographischen Kongressen, die seit 1871 stattfinden, und zwar mit einer Methode zur Analyse der räumlichen Dimension des Wissens. Die Autorin hält diese Kongresse für eine supra-Organisation räumlichen Wissens, deren Ziel es war, über die nationalen / imperial Rahmen hinaus, auf eine kollektive Repräsentation der Vertretung der heutigen Welt hinzuführen. Zunächst bespricht sie die Universalität des Raumes in dieser Arbeit und die Beziehung zwischen Zentren und Peripherien, die ihn bilden. Am Beispiel der Tropen untersucht sie, wie einige mentale Räume mobilisiert wurden und mitkonstruiert wurden durch diese Kongresses (durch Reden, Diskussionen, Feldexkursionen, der Organisation spezialisierter Forschungskommissionen, usw.) und die Auswirkungen der Orte, die diese Räume konfiguriert haben je nach dem Standort der Kongresse, der Schema und Konstruktionen der wettbewerbsorientierten Welten und der geopolitischen Situation.

INDEX

Mots-clés : congrès internationaux de géographie, espace mental, sociétés de géographie, spatialité, tropicalisme, UGI, universalité

Palavras-chave : congressos internacionais de geografia, espaço mental, sociedades de geografia, espacialidade, tropicalismo, UGI, universalidade

Schlüsselwörter : geistiger/mentaler Raum, geographische Gesellschaften, IGU, International Geographische Kongresse, Räumlichkeit, Tropikalismus, Universalität

Palabras claves : congresos internacionales de geografia, espacio mental, sociedades geográficas, tropicalismo, UGI, universalidad

Index chronologique : 1871-1996

Keywords : geographical societies, international geographical congresses, mental space, spatiality, tropicalism, IGU, universality

AUTEUR

MARIE-CLAIRE ROBIC

Laboratoire Géographie-cités (UMR 8504)

Equipe E.H.GO,

CNRS, Paris